

JOURNAL HELVÉTIQUE
O U
RECUEIL
D E

PIECES FUGITIVES DE LITTÉRATURE
CHOISIE ;

Dè Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

M A I 1 7 6 6.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

MD CCLX VI.





JOURNAL HELVETIQUE.



M A I 1766.

REFLEXIONS

Sur ces paroles de JESUS CHRIST: *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.* JEAN chap. VIII. v. 7.

TEL est le langage que tint J. C. aux Scribes & aux Pharisiens, dans une occasion où ils cherchoient à lui tendre un piège. Un jour que, selon sa coutume, il enseignoit dans le Temple, au milieu d'un Peuple assemblé pour l'écouter, ils lui amenèrent une femme aculée d'adultère, &, après lui avoir représenté ce que la Loi de

MOÏSE statuoit sur un cas de cette nature; ils le requièrent de dire ce qu'il en pensoit. J. CHRIST qui conoissoit le but de cette démarche, éluda la réponse qu'ils souhaitoient qu'il fit: Conduite vraiment digne de sa sagesse & de la gravité du cas dont il s'agissoit. En éfet, ou il eût condanné cette femme, ou il l'eût absoute: Quelque parti qu'il prit, il ne pouvoit éviter de donner prise sur lui. Dans le premier cas, ces gens mal intentionés, ennemis de sa personne & de sa doctrine, l'auroient dénoncé à PILATE, come un home qui s'arrogeoit une autorité qui n'étoit pas de sa compétence. Dans le second, ils l'auroient aculé d'être un violateur de la Loi de Dieu. Pour ne pas donner dans ce piège, il se servit d'un expédient qui fut suivi d'un prompt succès: Sans prononcer sur le cas de cette femme, deux mots suffisent pour confondre ses aculateurs & pour leur imposer silence: *Que celui de vous, leur dit-il, qui est sans péché jette le premier la pierre contr'elle.*

↳ Ces paroles feront la matière des réflexions sur les quelles doit rouler ce discours. Après en avoir marqué le but, après avoir marqué l'éfet qu'elles produisirent, nous insisterons quelques momens sur quelques uns des cas où elles peu-

vent être appliquées aux Chrétiens. Telle est la méthode que nous nous proposons de suivre. Començons.

On fait que, suivant la Loi de Moïse, les témoins devoient les premiers jetter des pierres contre ceux qui, sur leur déposition, avoient été condamnés à perdre la vie. C'est donc à cette Loi que J. C. fait allusion lors que, pressé par les Scribes & les Pharisiens, de dire ce qu'il pensoit sur le cas de la femme, il leur dit : *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contr'elle.*

Ces paroles, envisagées d'un premier coup d'œil, & dans une vue abstraite, semblent renfermer une Sentence contre la femme, conformément à la demande de ses acufateurs, & un ordre adressé à ceux ci de procéder, les premiers, à l'exécution de cette Sentence. Cependant, les envisager sous ce point de vue, ce seroit leur prêter un sens dont bien surement elles ne sont pas susceptibles, & qui conséquemment suposeroit à J. C. des vues qu'il n'avoit pas. En éfet, son but, en tenant ce langage, étoit, non de rendre un jugement sur le cas de la femme, mais de repouffer le piège que, par une malice portée à son comble, on essayoit de lui

tendre ; de doner aux Scribes & aux Pharisiens des leçons de miséricorde , de bonté , de suport ; de les faire rentrer en eux mêmes ; de les porter à ouvrir les yeux sur leurs propres péchés , plutôt que sur celui de la femme : Tout cela , dans une occasion de ce genre , leur convenoit si parfaitement , que J. C. ne pouvoit pas leur parler d'une manière plus digne de la sagesse qui résidoit en lui.

Ainsi ces paroles , considérées dans leur vrai point de vue , font un avertissement adressé aux acufateurs de la femme , & non une Sentence contre cette dernière. Car , pour qu'on put dire que J. C. prononçoit un jugement décisif sur le cas qu'on lui proposoit , il falloit nécessairement de deux choses l'une ; ou qu'il dit positivement que la femme qu'on lui présentoit devoit subir la peine à laquelle l'assujettissoit la Loi de MOÏSE , ou qu'elle ne devoit pas subir cette peine. C'est à quoi tendoit visiblement la démarche des Scribes & des Pharisiens. Mais il ne dit ni l'un ni l'autre : *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contr'elle ;* voilà sa réponse. Paroles qui , sans remplir les vues des acufateurs de la femme , insinuent pourtant la peine que méritoit cette dernière.

A. cette réponse inattendue, ils reconnoissent qu'ils ont manqué leur but; ils cessent leurs instances réitérées contre la femme; ils remarquent que J. C. conoit le fond de leurs cœurs & les motifs blâmables qui les animoient; leurs consciences fouillées se réveillent; i's rentrent en eux mêmes; ils se reconnoissent coupables & se retirent, dans la crainte, sans doute, que J. C. ne dévoile aux yeux de l'assemblée des péchés qui les auroient couverts d'opprobre. Tel fut le résultat de l'entreprise hardie & captieuse des Scribes & des Pharisiens: Voilà coment, avec peu de paroles, J. C. rendit inutile leur démarche.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer que Notre Seigneur, avant d'adresser ces paroles aux acufateurs de la femme, écrivit avec le doigt sur la terre. On ne fait pas précisément quel étoit son but en celà; l'Evangile ne le dit pas; cependant il en avoit un, & cela, à mon avis, suffit pour qu'on puisse former des conjectures sur cette action du Sauveur, prises de la nature du cas dont il s'agissoit. Il formoit probablement des caractères qui, pouvant être lus, donèrent à penser aux Scribes & aux Pharisiens, &

réveillèrent leur conscience, parce qu'ils y voioient écrits certains péchés particuliers dont ils étoient coupables, & qu'ils avoient eû l'art de cacher aux homes. Cette pensée n'est pas destituée de fondement, & ce qui l'apuie, c'est l'impression que fit sur eux le langage que leur tint Nôtre Seigneur.

Mais que vouloit dire J. C. en leur disant, *Que celui de vous qui est sans péché?* Être sans péché, dans le sens qu'il l'entendoit, étoit-ce n'avoir point de péché semblable à celui de la femme? C'est le sentiment de M. LE CLERC: La raison qu'il en donne, c'est que, sans cela, la Loi de MOÏSE qui ordonoit aux témoins de jeter, les premiers, des pierres contre ceux qui, sur leur témoignage, avoient été condamnés, auroit été impraticable, si les témoins avoient dû être sans aucune sorte de péché.

Je conviens que ces paroles ne doivent pas être prises précisément à la lettre, comme si, en effet, les témoins avoient dû être absolument sans nulle espèce de péché, ce qui n'est le cas d'aucun home; c'étoit bien moins celui des Scribes & des Pharisiens. Mais come on ne sauroit déterminer la pensée de J. C. que par des conséquences dont il seroit impossible de

démontrer l'évidence, rien n'empêche, ce me semble, qu'elle ne puisse être prise pour d'autres péchés, non moins, ou peut-être même plus atroces que celui de la femme.

Quoiqu'il en soit, les paroles que nous examinons firent leur effet à merveille; elles furent, come nous l'avons remarqué, un moyen dont l'efficacité parut bien visiblement, bien sensiblement, par la retraite des acufateurs de la femme, par les reproches que leur fit la conscience, par la conviction où ils furent que J. C. pénétrant dans l'intérieur de leur cœur, connoissoit le contraste diforme & étonnant qu'il y avoit entre ce qu'ils étoient dans la réalité, & ce qu'ils affectoient de paroître aux yeux des homes, à qui leur plus grand soin étoit d'en imposer par un extérieur trompeur, & éblouissant.

On fait quel étoit le caractère odieux de ces gens là. Avars à l'excès, orgueilleux au plus haut degré, insignes hypocrites; voilà, d'après l'Évangile, les traits qui les caractérisent. Outre ces péchés, que J. C. leur reprochoit souvent, il se peut qu'ils en avoient d'autres qu'il avoit en vue dans l'occasion dont il s'agit.

Quel que soit le degré auquel on ait porté l'endurcissement, il est pourtant des

circonstances où la conscience parle au pécheur. Alors, se sentant coupable, il rentre, pour quelques instans, en lui-même..... Celle des Scribes & des Pharisiens, n'étoit pas cautérisée au point de se taire & de ne pas les condamner à l'ouïe des paroles que J. C. leur adressoit. Mais qu'y avoit il de plus propre à les toucher, à les faire penser à eux mêmes, à retracer à leurs esprits le souvenir de leurs péchés que cette autorité avec laquelle leur parloit Nôtre Seigneur, cette profonde sagesse dont ses discours portoient l'empreinte ? Comment, au langage qu'il leur tint, n'auroient ils pas reconnu qu'ils étoient pécheurs ?

Scribes & Pharisiens, que vous étiez aveuglés ! A quoi pensiez vous ? Qu'avez vous voulu faire ? A quoi vous êtes vous exposés ! Quoi ! vous vouliez surprendre J. C. vous vouliez lui tendre des pièges, à lui qui tant de fois vous donna des preuves invincibles de sa mission divine. Quel noir complot ! quel abominable projet ! quelle audace ! quelle perfidie ! Ah ! qu'il vous a bien déconcertés ! que vous devez être confus ! Voyez comment il s'y est pris ; voyez comment il a sù par quel détestable motif vous agissiez ; voyez sur quel ton il vous a parlé. Qu'a-t-il voulu dire ? Que vous

étiez pécheurs. Vous l'avez senti, vous avez craint d'être démasqués, vous avez cessé de le questionner, vous vous êtes retirés.

Jusqu'ici je me suis arrêté à l'occasion dans laquelle les paroles de J. C. furent prononcées; j'en ai marqué le but, j'ai fait voir l'effet qu'elles produisirent. Laissons les Scribes & les Pharisiens, & envisageons ces paroles par rapport à nous mêmes; il n'est que trop de cas où elles peuvent être adaptées aux Chrétiens. Par exemple, que de gens inaccessibles à la miséricorde, prompts à condamner avec trop de sévérité ceux qui ont commis quelque faute, qui voudroient qu'on exerçât contr'eux toute la rigueur des Loix, pendant qu'eux mêmes sont coupables à d'autres égards! Combien à qui il est arrivé de tomber dans les mêmes fautes qu'ils voient comettre par d'autres, les blament, les condamnent avec aussi peu d'indulgence, de ménagement, de retenue & de réserve que s'ils n'avoient jamais été dans le même cas! Combien de délateurs des fautes d'autrui, dont on ne sauroit assez blamer l'imprudence ou la malice, qui font souvent un mal dont il ne revient aucun bien à personne! Voilà divers ordres de gens dont la conduite nous pré-

sente un tableau , si non parfaitement ressemblant , au moins assez aprochant , de celle que tinrent les Scribes & les Phari-siens à l'égard de la femme ; & voilà , par conséquent , qui prouve l'aplication qu'on peut leur faire de ces paroles de J. C. *Que celui de vous qui est sans péché* &c. Mais ne nous en tenons pas à ce léger craion ; allons plus loin.

Souvent, nous nous croyons plus justes que les autres, sous les prétextes les plus futiles. Par exemple, sous ombre que nous avons une vertu ou deux, que les autres n'ont pas, auxpuelles nous nous portons quelque fois moins par gout, que parce que nôtre tempéramment & les inclinations de nôtre cœur y trouvent plus de facilité ; sous ombre qu'ils ont certains vices que nous n'avons pas ; sous ombre que nos péchés sont ensevelis dans le secret, nous nous croyons autorisés à nous préférer à eux ; nous les regardons d'un œil de mépris, nous les envisageons comme méchans. Ah ! vous tous qui êtes dans de tels préjugés, désabusez vous. Ce n'est pas parce que vous avez une vertu ou deux ; ce n'est pas parce que vous êtes exemts de certains vices dont vous vous abstenez moins par amour pour Dieu, que parce que votre cœur, ou votre tempé-

ramment ne vous y porte pas ; ce n'est pas parce que vos péchés ne sont pas connus des homes ; ce n'est pas pour cela même que vous êtes plus justes que les autres. Ah ! encore un coup, détrompez vous. Si vous avez des vertus que les autres n'ont pas , ils en ont qui vous manquent ; s'ils ont des vices que vous n'avez pas , vous en avez dont ils sont exemts ; si vos péchés sont cachés aux yeux des homes , ils sont découverts aux yeux de Dieu. Il conoit vos cœurs ; il les pénètre , il en fonde les plis & les replis les plus secrets ; il vous voit tels que vous êtes. Vainement prétendriez vous en imposer aux homes , les tromper par de belles aparences , vous n'en imposerez pas à Dieu , vous ne le tromperez pas. Ah ! que les paroles de Nôtre Seigneur , adressées aux Scribes & aux Pharisiens , vous sont applicables. Vous voyez une paille qui est dans l'œil de vôtre frère , mais vous n'apercevez pas une poutre qui est dans le vôtre. Entrez dans vôtre propre cœur ; consultez vos consciences , examinez vôtre conduite , & , loin de vous préférer aux autres , loin de vous croire plus vertueux , plus gens de bien , moins vicieux , moins corrompus , vous serez forcés d'avouer que vous êtes plus coupables.

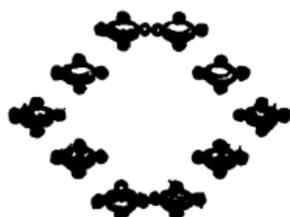
Si, lors que nous nous comparons aux autres, nous rentions sérieusement au dedans de nous, nous ne nous attribuerions pas si souvent sur eux une préférence qui n'est fondée que sur les illusions de notre cœur. Mais il n'en est que trop qui, remplis d'une haute idée d'eux mêmes, imitent ce Pharisien dont il est parlé dans la Parabole de l'Évangile : D'un autre côté, il en est peu qui, revêtant les sentimens du Péager dont il est fait mention dans la même Parabole, tiennent, come lui, ce langage : *O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur.*

Venons à une autre classe de gens qui, encore plus que ceux dont nous venons de tracer le portrait, nous offrent un tableau de la conduite des Scribes & des Pharisiens dans l'accusation qu'ils intentèrent contre la femme : Je veux parler de ces médifans d'habitude, dont les discours & les entretiens ne roulent que sur les mauvaises qualités qu'ils découvrent chez les autres ; gens qui n'ouvrent les yeux que pour contempler les défauts du prochain & qui les ferment totalement sur les leurs ; gens qui violent directement le précepte de l'amour du prochain, qui troubent l'ordre de la Société, & qui, par cela même, font cause d'une infinité de

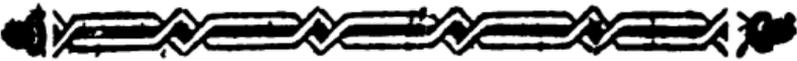
maux. Semblables aux Scribes & aux Pharisiens qui, sans autre motif que l'intérêt de la passion qui les animoit, exposèrent aux regard d'une assemblée nombreuse la faute de la femme, ces gens là publient les défauts du prochain, sans raison, sans nécessité, uniquement par haine, par malice, par envie, ou pour d'autres causes. C'est ici votre portrait, vous dont les discours empoisonés ne respirent que médisance; vous qui ne parlez du prochain que pour le difamer, le déchirer impitoyablement & pour porter les coups les plus rudes à sa réputation. Portez vos regards sur vous mêmes, interrogez votre conscience, examinés de près vos sentimens & vos actions, comparez les avec la Loi de Dieu, & vous trouverez que vous êtes coupables sur une multitude de points. Etes vous sans défauts, pour parler des autres? Mais supposons pour un instant que vous fussiez tels, cette raison ne vous autoriseroit nullement à flétrir votre prochain, à violer à son égard le devoir de la charité si raisonnable, si juste, si indispensable, & dont J. C. nous a donné un si bel exemple. Apliquez vous le langage de Nôtre Seigneur adressé aux accusateurs de la femme. Puisez y les divines leçons qui en découlent.

Je pourrois pousser plus loin mes réflexions sur cette matière, & entrer dans un plus grand détail à cet égard. Mais je m'aperçois qu'il est tems de mettre des bornes à ce discours; déjà je me suis écarté de celles que je m'étois prescrites; mon sujet m'a entraîné insensiblement. Je n'en dirai pas d'avantage & je finis.

ST. AUBIN.



REMARQUES


 R E M A R Q U E S

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

C H R I S T I A N I S M E.

ON ne voit pas d'abord quelle peut-être l'intention de nôtre Auteur dans l'énumération qu'il fait, d'après JOSEPH, des différentes Sectes qu'il y avoit chez les Juifs. Il y avoit, dit-il, dans les premières années qui suivirent la mort de JESUS, sept Sociétés ou Sectes différentes chez les Juifs, les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens & les Judaïtes, les Thérapeutes, les Disciples de JEAN, & les Disciples de CHRIST. Premièrement cette énumération n'est pas juste. Les Thérapeutes n'enseignoient aucun Dogme différent des autres Juifs : Ils mennoient une vie plus retirée, mais ils ne faisoient pas Sectes à moins qu'on ne veuille dire que les différens Ordres Religieux sont autant de différentes Sectes Catholiques.

Il en est de même des Disciples de JEAN: Ils avoient reçu son Batême; ils le regardoient comme un Prophète; mais ils ne formoient pas une Secte particulière. Ils ne se distinguoient des autres Juifs, ni dans le Dogme, ni dans la Morale, ni dans le Rite extérieur.

Quant à ceux dont parle JOSEPHE Liv. II. *de la guerre des Juifs* chap. 7. il est clair, malgré ce qu'en dit nôtre Auteur, que ce sont les Esséniens & non pas les Judaïtes.

„ JUDAS, dit-il, fut l'Auteur d'une nou-
 „ velle Secte différente des trois autres,
 „ dont la première étoit celle des Phari-
 „ siens, la seconde celle des Saducéens,
 „ & la troisième celle des Esséniens, qui
 „ est la plus parfaite de toutes. Ils
 „ sont Juifs de nations, vivent dans une
 „ union étroite & considèrent les vo-
 „ luptés come des vices &c. JOSEPHE
 „ continue jusqu'à ces paroles citées par
 „ nôtre Auteur: Ils méprisent les maux
 „ de la terre, ils triomphent des tour-
 „ mens par leur constance &c. Et un
 „ peu plus bas: „ Voilà, dit-il, ce que les
 „ Esséniens enseignent sur la Divinité de
 „ l'Ame. Il y a une autre sorte d'Essé-
 „ niens, dit-il enfin, qui conviennent
 „ avec les premiers dans l'usage des mê-
 „ mes viandes &c.

Il est donc plus clair que le jour, que JOSEPHE parle dans tout ce chapitre des Esséniens & non des Judaïtes. C'est dans le XVIII. Livre des Antiquités Judaïques chap. 2. que JOSEPHE parle plus particulièrement des Judaïtes. Il dit formellement, que *cette Secte convient en toutes choses avec celle des Pharisiens, excepté que ceux qui en font profession soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul que l'on doit reconnoître pour Seigneur & pour Roi*: Il les peint come une troupe de Fanatiques & de Séditieux. Ils sont représentés de même dans les Actes des Apôtres chap. V. v. 37. & il est dit que cette Secte fut promptement dissipée.

L'on ne peut donc faire aucun fond sur la manière dont nôtre Philosophe a lû les Historiens, ni sur les citations qu'il en fait; il tronque, il altère, il transpose, il défigure leurs paroles à son gré. C'est un aveuglement inconcevable d'avoir voulu appliquer à des insensés & des furieux tels que les Judaïtes, ce que JOSEPHE a dit des Dogmes sensés & de la Morale admirable des Esséniens; mais come plusieurs Savans ont pensé que les Esséniens étoient Chrétiens, il n'en a pas falu d'avantage pour engager nôtre Auteur à falsifier le texte de JOSEPHE.

En second lieu le parallèle qu'il nous donne lieu de faire entre les différentes Sectes Juives & le Christianisme est tout entier à l'avantage de celui ci. Toutes ces Sectes disparurent après la ruine de Jérusalem; il ne fut plus question de Phariséens, de Saducéens, d'Esséniens, de Judaïtes. Les plus sensés parmi les Juifs comprirent que Dieu, en rendant impossible l'exercice de leur Religion, avoit voulu donner fin à la Loi de MOÏSE & embrassèrent le Christianisme.

Nous reconnoissons volontiers, avec notre Auteur que les comencemens de l'Évangile furent très foibles, que les Apôtres étoient des Juifs grossiers, des Artisans, des homes du comun; mais ces circonstances que l'on affecte de relever ne font-elles pas la gloire de notre Religion & n'en démontrent elles pas la divinité? Dieu, pour convertir le monde, pour faire tomber le Judaïsme & l'Idolatrie, pour établir la plus sainte, la plus pure, la plus sublime Religion qui fut jamais, n'a pas voulu se servir de Savans ni de Philosophes, mais de pauvres ignorans. D'où leur est venue cette sagesse & cette force, sous laquelle les plus grands génies ont été enfin forcés de plier? Quelle puissance inconnue a pu faire en moins de trois siècles.

cles une révolution si étonnante dans l'univers ? Voilà le mystère qui nous étone, & dont les réflexions de notre Philosophie ne nous donent point la solution.

C'est néanmoins contre la vérité qu'il assure, que tous les premiers Fidèles furent des homes obscurs ; il n'est pas difficile de démontrer le contraire. JESUS CHRIST eut pendant sa vie des Sectateurs distingués parmi les Juifs. NICODEME, son Disciple secret, étoit un des principaux Docteurs de la Sinagogue, *Princeps Judeorum* (*). JOSEPH d'Arimatee, qui se réunit à lui pour doner la sépulture au Sauveur, étoit un home de considération : *Nobilis Decurio* (**). JEAN BATISTE Précurseur de J. C., LAZARE & ses Amis, ZACHE'E, Chef des Publicains, le Prince de Capernaum dont JESUS guérit le fils (†) JAÏRE, l'un des Chefs de la Sinagogue, dont il ressuscita la fille (††), n'étoient point de la lie du Peuple. Il est dit dans St. JEAN qu'un grand nombre des principaux Juifs crurent en J. C. après la résurrection de LAZARE (†).

Les Apotres eurent de même des Disci-

G g 3

(*) JEAN III. v. 1. (**) MARC. XV. v. 43.
 (†) JEAN. IV. v. 46 & 53. (††) LUC. VIII.
 v. 41. (†) JEAN. XII. v. 42.

ples, qui tenoient un rang honorable, soit parmi les Juifs, soit parmi les Gentils. Les Actes des Apôtres nous apprennent qu'un grand nombre des Prêtres Juifs embrassèrent la foi (*). Le Centurion CORNEILLE de Césarée & ses amis baptisés par St. PIERRE étoient des homes respectables (**). Le Proconsul de Cypre SERGIUS PAULUS fut un des premiers Profélites de St. PAUL (†). Les principaux Juifs de Bérée, convertis par ce même Apôtre examinoient soigneusement les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur avoit prêché étoit véritable (††). Ce n'étoit ni des ignorans, ni des homes de la lie du Peuple. A Athènes, DENIS un des Juges de l'Aréopage & plusieurs autres embrassèrent des premiers le Christianisme (†). A Corinthe, CRISPUS Chef de la Sinagogue, se fit baptiser avec toute sa maison (††). Un des principaux Disciples de St. PAUL étoit APOLLOS, home éloquent & savant dans les écritures (†††). A Ephèse, non seulement les ignorans, mais ceux qui faisoient profession de Science, se convertirent &

(*) Actes VI. v. 7. (**) Ibid X. v. 22. & 24.

(†) Ibid. XIII v. 12. (††) Ibid XVII. v. 11.

(†) Ibid XVII v. 34. (††) Ibid XVIII. v. 8.

(†††) Ibid XVIII. v. 24.

brulèrent leurs livres jusqu'à la valeur de 50 mille deniers (*) s'ome exorbitante. Les ennemis de St PAUL convenoient qu'il avoit fait des progrès surprenans dans toute l'Asie; les principaux de l'Asie étoient ses amis (*). Le même Apôtre arivant à Rome assambla d'abord les premiers d'entre les Juifs & plusieurs se convertirent (†). Il eut des sectateurs jusques dans le palais de NERON (††). On fait par le témoignage même des Auteurs Païens, que FLAVIUS CLEMENS, cousin germain de DOMITIEN, DOMITELLA sa femme, sœur du même Empereur, le Consul ACILIUS GLABRIO & d'autres personages du premier rang chez les Romains étoient Chrétiens (†). Si nous avons une relation des travaux des autres Apôtres aussi détaillée que celle de la prédication de St. PAUL, on y trouveroit encore un plus grand nombre de preuves de la fausseté du préjugé qu'on nous opose.

Ce préjugé même est une preuve bien sensible de la sagesse de Dieu, dans l'établissement du Christianisme. Il y a eu assez de gens distingués par leur rang &

(*) Actes XIX. v. 19. (**) Ibid XIX. v. 26. & 31. (†) Ibid XXVIII. v. 17. (††) Philip. IV. v. 22. (†) DION dans XIPHILIN, vie de DOMITIEN.

par leur lumières qui l'ont embrassé d'abord, pour qu'on puisse conclure que cette Religion étoit donc appuyée sur de bonnes preuves; mais il y en a eu trop peu pour que l'on puisse soupçonner que l'Évangile soit redevable de ses progrès au génie ou au crédit de ses premiers Sectateurs.

Les fideles, dit-on, ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision & toute la Loi de MOÏSE; St. PAUL, en se justifiant devant FESTUS, assure qu'il n'a peché ni contre la Loi ni contre le Temple Act. XXV. Il est certain & l'on en convient, que J. C. ni les Apôtres n'ont jamais défendu aux Juifs d'observer la Loi Judaique; mais il faut observer 1^o. Que ces mêmes Apôtres n'ont jamais voulu permettre, que l'on obligat les Gentils à la circoncision, ni aux autres pratiques de cette même Loi, qui étoit faite pour les seuls Juifs & qu'ils le décidèrent ainsi dans le Concile de Jérusalem: 2^o. Que les Apôtres savoient très bien, selon la prédiction claire & formelle de J. C. que la destruction de Jérusalem & du Temple & la dispersion des Juifs étoit prochaine, que par cet événement Dieu alloit rendre impossible pour toujours l'observation de la Loi Mosaique, quant aux Sacrifices, aux Fêtes & aux cérémonies. les

plus essentielles. 3°. Que la Circoncision n'ayant été ordonnée aux Juifs que come une marque de leur origine & le signe distinctif de la Postérité d'ABRAHAM, cette marque devenoit inutile, après la venue du Messie & après la réunion de toutes les Nations dans une seule Eglise; mais que cette cérémonie & la plupart des autres observances Judaïques étant très innocentes, il étoit beaucoup mieux de les laisser tomber d'elles mêmes, que de les interdire aux Juifs, sans aucune raison; c'est ce qu'ont fait les Apôtres.

Nôtre Auteur prétend qu'ils annonçoient J. C. come Juif, observateur de la Loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire observer, Cela est faux, quant au dernier article; jamais les Apôtres n'ont enseigné que J. C. étoit venu pour faire observer la loi de MOÏSE, du moins quant aux cérémonies, & J. C. ne l'a jamais dit lui même; il a déclaré au contraire, que l'heure étoit venue que l'on n'adoreroit plus son Père ni à Samarie ni Jerusalem, mais qu'il seroit adoré en esprit & en vérité (*). En comparant son Eglise à un Bercaïl, il a dit qu'il vouloit y rassembler d'autres brebis que les Juifs (**); il leur a déclaré, que plusieurs

(*) JEAN IV. v. 21 & 24. (**) Ibid X. v. 16.

viendroient de l'Orient & de l'Occident pour entrer dans le Royaume des Cieux, au lieu qu'ils seroient eux mêmes chassés (*). ST. PAUL a dit dans son Epitre aux Romains que la circoncision est utile, si on observe la Loi; mais il parloit à des Juifs (**). Il a enseigné en même tems que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la Loi, parce que Dieu est non seulement le Dieu des Juifs mais encore des Gentils (†). Il ne cesse de répéter la même vérité dans toute sa lettre & de faire comprendre que ce sont les Préceptes moraux & non les cérémonies qui font l'essentiel de la Loi.

Selon notre Critique, quand cet Apôtre parle de J. C. dans ses Epîtres, il ne révèle point le mystère inéfab'le de sa consubstantialité avec Dieu. Il prétend le faire voir par quelques Passages, qui semblent mettre Dieu au dessus de J. C., mais il oublie, ou il fait semblant d'ignorer plusieurs autres passages clairs & formels de ce même Apôtre, où la Divinité de J. C. est évidemment enseignée. ST. PAUL dit que J. C. est le Dieu béni dans tous les siècles; que toutes choses ont été créées en lui & par lui. Il lui applique ces paroles du Pseaume XLIV. Votre Trô-

(*) MATT. VIII. v. 11. (***) Rom. II. v. 25.

(†) Ibid III. v. 28.

ne à Dieu, est de toute éternité..... Vous avez créé le Ciel & la Terre. Il faut donc, ou que ST. PAUL ait admis deux Dieux, ou qu'il ait voulu faire entendre que J. C. Fils de Dieu est consubstantiel à son Père.

Nôtre Philosophe, devenu tout à coup Théologien, insiste sur le passage de l'Épître aux Philippiens, chap. II v. 5. ou ST. PAUL recommandant aux fidèles l'humilité, leur dit: *Ayez les mêmes sentimens que JESUS CHRIST, qui étant empreint de Dieu n'a point cru sa proie d'être égal à Dieu. Selon lui, c'est ainsi que l'on doit traduire & non pas come on l'entend ordinairement: Qui n'a point regardé come une usurpation de s'égaliser à Dieu. Il soutient que la première version est conforme à celle des Eglises de Vienne & de Lion dans leur lettre de l'an 117. & à celle d'ORIGÈNE. Admettons pour un moment cette explication, que l'Auteur a tirée du nouveau Testament de LE-CLERC, & voyons si l'on en peut conclure quelque chose contre la Divinité de JESUS CHRIST.*

Voici le passage entier: *Ayez les mêmes sentimens que J. C. qui ayant la forme de Dieu ne s'est point attribué l'égalité avec Dieu, mais s'est anéanti, en prenant la forme d'esclave & en devenant semblable à un homme: Il s'est humilié en obéissant jusqu'à*

mourir sur une croix. On demande d'abord, quel est le sens ces mots : *Etant empreint de Dieu* ou *ayant la forme de Dieu* ? Signifient-ils seulement que J. C. a eu quelque ressemblance avec Dieu, quelques uns des caractères de la Divinité ? Mais, 1^o. il a plutôt ressemblé à un homme qu'à Dieu, l'humanité a été plus sensible en lui que la Divinité. 2^o. *La forme de Dieu* est ici opposée à *la forme d'esclave*, c'est le même terme dans le texte original. Or J. C. n'a pas eu seulement l'apparence ou le caractère d'esclave ; il en a eu la nature, puisqu'il étoit véritablement homme ; donc s'il a eu la forme ou le caractère de Dieu, il étoit véritablement Dieu. 3^o. Si J. C. n'étoit pas Dieu, étoit ce une humilité de sa part de ne point s'égaliser à Dieu ? Çauroit été une impiété horrible dans une créature d'oser seulement y penser. 4^o. ST. PAUL recommande aux fidèles de croire par humilité, que les autres leur sont supérieurs, (quoi que leurs égaux) & d'imiter en cela J. C. Donc l'humilité de J. C. a été d'attribuer la supériorité à son Père, quoi qu'il fut son égal. Renoncer à un rang, qui ne nous est pas dû, c'est justice : Céder un titre qui nous appartient c'est l'humilité. Or nous voyons en effet J. C. tout rapporter à la gloire de son Père.

re, reconnoître qu'il a tout reçu de lui, déclarer qu'il fait sa volonté, que son Père est plus grand que lui &c. Si J. C. n'est qu'un homme ou est en cela l'humilité?

Donc le passage de ST. PAUL dans le sens même que nôtre Auteur lui attribue après LE-CLERC & après tous les Sociniens, loin de déroger à la Divinité de J. C. la prouve au contraire d'une manière invincible.

On nous parle de la dispute survenue à Antioche, entre ST. PIERRE & ST. PAUL au sujet des cérémonies légales. ST. PIERRE, arrivé depuis peu dans cette ville, mangeoit avec les Gentils convertis & n'observoit point avec eux la distinction des viandes; mais plusieurs Juifs Chrétiens étant survenus, ST. PIERRE se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues & aux cérémonies de la Loi Mosaique, de quoi il fut repris par ST. PAUL. Nôtre Auteur approuve la conduite du premier & blâme le zèle du second dans des termes très indécents. Mais si l'on veut se mettre pour un moment dans les circonstances où cela s'est passé, on reconnoitra que ni l'un ni l'autre de ces Apôtres n'est blâmable.

La condescendance des Apôtres à l'égard des Juifs & les ménagens qu'ils eurent

d'abord pour des cérémonies fort innocentes en elles mêmes, mais devenues inutiles depuis la publication de l'Évangile, donna occasion à une erreur; quelques Juifs entêtés prétendirent, que l'observation de ces cérémonies étoit absolument nécessaire au salut & voulurent y assujettir les Gentils convertis. ST. PAUL & ST. BARNABÉ crurent la question assez importante pour la faire décider par l'assemblée de tous les Apôtres; ils allèrent à Jérusalem pour ce sujet, où il fut décidé par le Concile tenu alors, qu'on ne devoit point obliger les Gentils aux cérémonies Judaiques. Ce fut peu de tems après que ST. PIERRE, vint à Antioche, & qu'ayant d'abord vécu avec les Gentils, sans observer la distinction des viandes, il crut que pour ne pas scandaliser les Juifs, récemment arrivés, il pouvoit se comporter différemment avec eux & observer cette distinction. Il est clair que dans ces circonstances, la complaisance de ST. PIERRE pour les Juifs pouvoit produire un mauvais effet; elle donoit lieu aux partisans outrés du Judaïsme d'en tirer avantage pour soutenir leur erreur & prétendre, que les rites Judaiques étoient nécessaires, puisque ST. PIERRE continuoit à les observer. C'est ce que ST. PAUL lui représenta, en lui disant

que sa conduite ne tendoit à rien moins qu'à forcer les Gentils de ju^{er}aiser; & en cela il avoit raison. Mais d'autre coté ST. PIERRE, qui n'étoit arivé que depuis peu à Antioche & qui ne conoissoit pas aussi parfaitement que ST. PAUL quelle étoit dans cette ville la disposition des esprits, n'étoit pas obligé de prévoir l'abus que l'on feroit de sa conduite & les fausses conséquences qu'en tireroient les partisans de l'erreur. Par conséquent il n'étoit pas répréhensib'e dans le fond; quoi qu'il le parut; il ne péchoit ni contre la vérité; ni contre la prudence: Sa conduite ne pouvoit produire un mauvais éfet, que par la prévention & l'opiniatreté de quelques uns.

Nous n'entrerons pas dans la question de savoir, si le CEPHAS dont parle ST. PAUL est véritablement l'Apôtre ST. PIERRE, ou l'un de ses Disciples, come plusieurs Savans le soutiennent, ni si ST. JEROME a eu raison d'envifager la conduite de ces deux Apôtres come une feinte: Cette discussion seroit superflue. On vient de voir qu'elle n'est point nécessaire pour disculper les deux Apôtres.



L E T T R E

De Mad. de L. à son Fils.

ON dit, mon cher Fils, que les exemples instruisent mieux que les préceptes; écoutés l'histoire de deux voyageurs qui pourra vous amuser.

Deux Pères de famille d'une condition médiocre, mais honête & aisée, établis en province, avoient chacun un Fils. Ces deux jeunes gens, très bien élevés & liés d'amitié à l'exemple de leurs Pères, résolurent un jour, chacun de son côté, & sans se communiquer leur dessein de quitter la maison paternelle, & d'aller chercher fortune à Paris. Ils avoient pourtant tous deux une forte raison de rester chez eux. L'un étoit sourd; l'autre sans être tout à fait aveugle, voyoit à peine à se conduire. Il eut été à propos de remédier à ces accidens avant de se mettre en route: Pour vivre dans le monde on n'a pas trop de ses deux yeux & de ses deux oreilles.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable, augmentat tous les jours, elle

ne

ne put arrêter leurs projets, La jeuneſſe eſt ardente & ſouffre impatiemment les conſeils ; elle ne doute de rien : Son imagination lui répond de ſes ſuccès , & la raiſon eſt toujours preſque la dernière conſultée.

Que ferois-je dans la maiſon de mon Père diſoit le ſourd , qui s'apelloit DAUCOURT ; puis-je eſpérer ici un fort digne de moi ? Je ſuis grand , bien fait , j'ai du mérite & de l'eſprit ; je dois parvenir. Ici je vis ignoré , & ſous le prétexte que j'ai l'ouïe un peu difficile , on prétend me borner à une vie obſcure , on me reproche ma ſurdité pour me refuſer les éclairciſſemens que je demande ; mais je ſaurai m'en paſſer ; je ne perdrai point mon tems à écouter , & je vais faire mon chemin par moi-même.

DAUCOURT s'étoit perſuadé qu'on ne lui parloit jamais , parce qu'il n'entendoit rien. Si j'étois aveugle come mon camarade , diſoit-il , je ne me plaindrois pas d'être négligé : Sans yeux on n'eſt bon à rien. Il ne fait d'ailleurs que ce que je lui ai appris , & il ne peut ſe flater d'en ſavoir jamais d'avantage. Ajoutons que ſon accident ne peut ſe cacher , & qu'on peut très bien ignorer le mien ; la nature m'en

a dédomagé par une pénétration d'esprit peu commune. Je parie que la plus part de ceux qui me conoissent font encore à s'apercevoir de ma prétendue furdité. Il y a une manière de prendre part à tout, sans y rien concevoir; un sourire, un signe de tête, un mot jetté à propos suivant l'air & le geste de ceux qui parlent, tout cela m'a donné la réputation d'un homme qui entend très finement. J'ai souvent vû les gens les plus graves rire de mes bons mots, & le seul reproche que j'aie à faire à mes oreilles, c'est de n'avoir pas toujours entendu l'éloge qu'on faisoit de moi.

Tandis que DAUCOURT s'ocupoit de ces projets, DAINVILLE (c'étoit le nom de l'aveugle) tenoit conseil de son côté. La furdité de mon voisin m'afflige, disoit il; il fera obligé de passer sa vie chez son Père. Que faire dans le monde quand on n'entend point? Pour moi si j'ai la vue un peu foible, j'ai en révanche écouté de toutes mes oreilles; j'ai aquis des conoissances & de la mémoire. DAUCOURT est orgueilleux & opiniatre, je suis docile, & me soumets sans peine aux volontés des autres. Par-à j'ai trouvé le secret de me servir de leurs yeux; ils voient pour moi & me dispensent du soin de me gou-

verner. Avec le secours de bons guides je me tirerai toujours d'affaire. Ne voit-on pas des Généraux, des Magistrats, des Ministres, traiter souvent les affaires les plus importantes dans une langue dont ils n'ont nulle connoissance? Pourquoi n'imiterois-je pas leur exemple? On peut compter sur l'assistance des autres, quand on veut s'y fier.

Après avoir ainsi tracé leur plan, ils ne tardèrent pas à le mettre en exécution; ils quittèrent la maison paternelle, & prirent chacun une route différente; l'aveugle muni d'un guide & le sourd se reposant sur son mérite, voyons ce que devint le premier.

Son Père avoit marqué beaucoup de répugnance à approuver un projet aussi téméraire. Il est à croire que ses conseils auroient fait l'effet ordinaire, si le jeune homme n'avoit été séduit par le récit de quelques Voyageurs & par son camarade qui s'étoit déjà mis en route.

La première journée DAINVILLE accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long & le plus pénible; mais étant arrivé le soir à la Ville où il devoit prendre place dans un carosse public; il se reprocha le peu de confiance qu'il avoit dans les

homes, & se fut mauvais gré d'avoir soupçonné son conducteur.

Come ses occupations pendant la route se réduisoient à monter en Carosse le matin & à en descendre le soir, il employa son tems à réfléchir sur sa position. Le résultat de ses méditations fut que dans un état polié, il étoit fort aisé de se passer d'yeux. Ce seroit une peine de plus que d'en avoir de bons; il faudroit en faire usage pour obliger ceux qui ont, come moi, la vue mauvaise, & qui sont en cela bien plus heureux qu'on ne pense, puis qu'ils mènent une vie dégagée de tout soin.

Avec ses réflexions il prit un jour les devants à pied. Pour rejoindre le Carosse à l'endroit où l'on devoit diner, il s'étoit assuré d'un guide. Sans souci du côté des accidens, il marchoit gaiement, écou-toit les propos de son conducteur & s'occupoit de l'avenir agréable qu'il se préparoit. Cependant la fatigue comença à se faire sentir, & le tira de cet état de contentement; bientôt son guide fut obligé de lui avouer qu'il n'avoit jamais fait cette route, & qu'il ne savoit pas au juste où ils étoient; mais j'aperçois quelques maisons, ajouta-t-il, nous sommes plus heureux que nous ne pouvions l'espérer. N'en dou-

tez pas répondit DAINVILLE; c'est l'endroit où nous voulions nous rendre. Du moins reprit l'autre on nous y dira le chemin qu'il faudra tenir.

En arrivant dans le hameau, ils se trouvèrent détournés de la route de plus de quatre lieues : Mais en revanche ils furent bien reçus par un Vieillard, & son accueil consola nôtre aveugle fort vite du contretems. Il ne fut plus question que de bien diner, pour gagner ensuite avant la nuit la Ville où le Carosse devoit s'arrêter.

Avant de poursuivre la route, il falut s'affurer d'un autre guide. DAINVILLE remercia le sien de ses peines & même du hazard qui les avoit égarés & conduits chez un si bon hôte; il craignit de ne pouvoir jamais remplacer un aussi excellent conducteur.

Le Fils du Vieillard prit sa place. Ce jeune home marqua d'abord à DAINVILLE beaucoup de surprise de son gout pour les voyages; il lui donna ensuite de très bons conseils sur les précautions qu'il avoit à prendre, & sur la prudence qu'il devoit apporter au choix de ses guides. DAINVILLE ennuyé de ses leçons regretta un moment son premier conducteur qui l'a-

voit entretenu de choses plus agréables ; mais se faisant bien vite à la manière de son nouveau compagnon , il ne tarda pas à être enchanté de sa morale.

Le chemin néanmoins lui paroïssoit long. Il marchoit , il est vrai , sans obstacle ; mais acoutumé depuis long-tems , à rencontrer des pierres , & à se heurter , ce changement même le surprit. Il en parla à son conducteur qui lui déclara qu'il avoit choisi , non la route la plus courte , mais la meilleure. Quand on est aveugle , dit-il , on ne sauroit aller trop lentement & trop sûrement ; les guides les plus habiles ne peuvent toujours vous faire éviter tous les mauvais pas ; il s'agit donc de prendre la route la moins embarrassée. DAINVILLE charmé de ces discours comprit que son premier compagnon avec ses propos & ses contes , n'avoit été qu'un étourdi & qu'il avoit trouvé en celui-ci un Ami sage & sincère ; il conçut pour lui autant d'estime que de reconnoissance. Leurs entretiens les conduisirent à la Ville où ils apprirent que le Carosse avoit passé ; il falloit continuer la route à pied , & après avoir marché jusqu'à la nuit , ils furent obligés de s'arrêter dans un Village sans avoir pu rejoindre le Carosse.

Le lendemain DAINVILLE ne voulut

point abuser de la bonté de son guide, en prit un nouveau qui gagna aussi très promptement ses bonnes grâces. Celui-ci remarqua d'abord la générosité de nôtre aveugle & cette remarque augmenta son zèle. Il vanta à DAINVILLE la connoissance qu'il avoit des chemins & du pays, il lui fit pour le réjouir la description des endroits par où il passoit, mais il lui aprit aussi l'aventure de plusieurs Voyageurs qui avoient été volés sur cette route.

Il est bien imprudent à vous, lui dit-il en finissant, de garder vôtre bourse; c'est à celui qui voit clair à la porter. Si nous sommes attaqués vous êtes sans défense; mais n'ayant rien sur vous il ne peut vous arriver aucun malheur; quant à moi il me reste la ressource de fuir, de sauver vôtre argent & de venir vous reprendre quand le danger sera passé. DAINVILLE ne put s'empêcher d'admirer cette prévoyance? Est-il possible s'écria-t-il que mes guides n'aient point songé à me garantir d'un danger si évident, & qu'ils m'aient exposé par leur imprudence à perdre tout ce que j'ai? Si je conserve ma bourse ce n'est pas à eux à qui j'en aurai l'obligation. Il se hâta de la mettre en sûreté entre les mains de son Ami du jour, &

lui confia qu'il avoit encore une Lettre de change, coufue par précaution dans la doublure de fa veste.

Le guide approuvant fa prudence l'avertit bientôt qu'il y avoit devant eux un ruisseau affés large ; déshabillons nous , dit-il, nous en ferons plus legers ; je commencerai par passer vos habits & je reviendrai vous transporter ensuite de l'autre côté. DAINVILLE touché de reconoissance se déshabilla fans balancer , & dans le même instant il se sentit faisir par le corps & plonger dans une rivière profonde. La frayeur du danger lui ôta l'usage des sens ; il ne revint à lui que longtems après ; il aprit alors qu'il étoit dans une cabane de pêcheurs, auxquels il devoit la vie & tous les secours qui la lui avoient conservée.

Affés longtems malade, il eut le loisir de faire des réflexions sur la méchanceté des gens qui voient clair ; ces réflexions le dégoutèrent des voyages, & après avoir recouvré ses forces, il sollicita & obtint de son Père le pardon de son double aveuglement. Ainsi de retour dans la maison paternelle, il resta toute sa vie persuadé de trois vérités : La première que le choix d'un conducteur est une chose très difficile & en même tems très essentielle pour

un aveugle ; la seconde que quand on ne peut s'en passer , il vaut mieux rester chez soi ; la troisième que quand on a trouvé un bon guide il ne faut jamais s'en séparer.

Il est tems de revenir à DAUCOURT. Celui-ci voiageoit seul il s'étoit pourvu d'un cheval avec lequel il se mit en route. La première journée se passa fort heureusement , il arriva le soir dans un bourg & descendit à l'Hôtellerie pour y passer la nuit. En vain lui demanda-t-on ses ordres ; DAUCOURT n'aimoit pas les questions ; pour les éviter il se hata de signifier au maître du Logis qu'il vouloit être tranquille. Ainsi après avoir soupé il congédia tout le monde , & come il étoit plus que jamais livré à ses grands projets , il se coucha tard & ne s'aperçut qu'a'ors du besoin qu'il avoit de ses hardes. Toute la maison étoit endormie. Il falut descendre en personne , & tacher de tirer de sa valise ce qui lui étoit nécessaire. Le bruit qu'il fit éveilla les Valets : Ne recevant point de réponse à leurs questions , ils crurent avoir à faire à un voleur , & agirent en conséquence. DAUCOURT meurtri de coups , démêla non sans beaucoup de difficulté les causes d'un traitement si étrange.

Le lendemain il se remit en route d'af-

sez mauvaise humeur, sans se défier néanmoins de sa sagacité & de sa prudence. Le hazard ne le servit pas mal pendant quelques jours; il ne fit que très peu d'étourderies; il questionnoit beaucoup, devinoit assés juste, & ses succès lui persuadoient plus d'une fois qu'il entendoit come un autre; mais ce bonheur dura peu. Le quatrième jour de son voyage les H bitans d'un hameau écarté, l'ave tirent qu'il s'étoit égaré, & lui conseillèrent de regagner promptement le grand chemin, pour se soustraire aux brigands dont leur Canton étoit infecté. DAUCOURT à son ordinaire prit cet avis pour des complimens, & s'aplaudissant de son talent de deviner, il continua sa route avec plus de confiance qu'auparavant.

Bientôt il se vit ataqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs: DAUCOURT fut dépouillé. Cette aventure l'affigea; il reprit pourtant courage, & se reposant sur son mérite, il se persuada qu'une fois arrivé à Paris, il ne pouvoit manquer sa fortune. Ces malheurs, dit-il, reculent mes espérances, à pied je ne saurois faire la même diligence; mais enfin il ne s'agit que de gagner Paris, on y conoit le prix des talens, & cela doit me suffire.

En se consolant ainsi il arriva dans une petite Ville où il résolut de passer la nuit. Son premier soin fut de s'adresser à un Courtier; il lui fit part de son aventure, & lui proposa de lui avancer de l'argent à compte de la fortune qu'il espéroit de faire Paris. L'Usurier s'aperçut encore plus vite de la surdité de DAUCOURT & de sa sottise, que de son besoin d'argent; il n'en étoit pas à son coup d'essai; il prit son billet, & promit de lui donner dans peu de ses nouvelles.

En effet notre sourd se vit arrêté une heure après. Sa surprise fut égale à son courroux, & s'il n'aprit point le sujet de son infortune, ce ne fut pas faute de questions, mais faute d'entendre les réponses. Il fut enfin par un interrogatoire en secret, qu'il étoit condamné à payer sur son billet cinquante pistoles qu'il n'avoit jamais touchées. On lui aprit par la même occasion qu'il étoit sourd; mais il ne voulut jamais convenir ni de sa dette, ni de sa surdité.

Livré à ses réflexions dans une prison assez désagréable, il comença à se plaindre de sa destinée, & s'occupa principalement des réglemens qu'il conviendrait de faire pour garantir les Voyageurs de la brutalité des Valets, de l'attaque des Voleurs,

& de la friponerie des Courtiers ; trois espèces d'hommes auxquels il attribuoit tous les malheurs du monde.

Cependant il se familiarisa insensiblement avec l'idée qu'il pouvoit bien être un peu sourd. De nouvelles réflexions (on a tout le loisir d'en faire dans la prison) vinrent à l'appui du premier soupçon. DAUCOURT ne put se dissimuler, que s'il eut voulu se croire sourd & en convenir, il auroit évité presque tous les malheurs qui lui étoient arrivés : Il pensa encore que les jeunes gens, pour savoir si leurs projets étoient bons ou mauvais, ne faisoient pas mal de s'adresser à ceux que leur expérience avoit mis en état d'en juger. Il se condamna sur tout, d'avoir entrepris de jouer un rôle, sans consulter un Père dont il avoit reçu tant de marques de bonté ; il se détermina enfin à lui apprendre ses malheurs & ses fautes. Ce Père étoit indulgent ; il suffisoit que son Fils fut malheureux & repentant pour lui faire oublier ses écarts ; il pardona. DAUCOURT eut la permission de revenir auprès de lui, où il mène actuellement une vie tranquille, bien convaincu, qu'il faut avoir des oreilles pour entendre, & qu'on a besoin de conseils, quand on veut réussir dans un monde que l'on ne conoit point.

Toute histoire a , dit-on , sa morale : Voyons mon Fils quelle leçon nous pourrions tirer de celle de nos Voyageurs. La surdité de l'un ne ressemble pas mal à l'entêtement d'un jeune home sans jugement & sans expérience , qui ne suit que ses idées ; il fait d'avance tout ce qu'on a à lui dire , & se juge toujours plus sage que celui qui lui parle. Trompé come DAUCOURT par quelques succès passagers, il attribue aux autres les embarras que son imprudence lui attire , & perd ainsi le fruit des instructions qu'il pourroit tirer de ses malheurs & de ses fautes. Lors même que la force de la vérité ne lui permet pas de se dissimuler ses torts , un amour propre ridicule l'empêche d'en convenir & l'expose aux dangers de s'abuser continuellement par les sophismes les plus absurdes.

Plus on a d'esprit , plus on fait promptement les réflexions & les conseils des gens raisonnables , mais l'opiniâtreté est le partage d'un esprit étroit & borné. Ne sachant discerner le bien du mal , il n'a que son orgueil pour arbitre de ses pensées ; or on est toujours orgueilleux à proportion qu'on est sot , non seulement on s'expose au ridicule & au mépris général ; mais on se prive encore des moyens de

combatre ses défauts avec succès. Car ne croyez pas, mon fils, qu'il y ait dans le monde beaucoup de gens empressés à nous rendre meilleurs malgré nous. On s'ennuie bien vite d'un entêté, & on le laisse courir à sa perte. Celui en qui on voit un desir sincère de se corriger, peut seul se flater de trouver des conseils & de l'assistance.

Il est peu de défauts aussi funestes que l'entêtement. Si l'on pouvoit faire des fautes sans conséquence, du moins en s'arrêtant, n'auroit-on plus rien à redouter : Mais l'entêté quand il parvient à connoître les erreurs, est ordinairement déjà perdu, & il ne lui est plus permis come à DAUCOURT de revenir sur ses pas. Car de même que la vertu & la raison produisent & conservent le bonheur parmi les homes, demême le vice & la sottise engendrent soudement & continuellement leurs malheurs. Victime de son entêtement, un jeune home s'est déjà précipité dans sa ruine, avant que d'en soupçonner les causes.

Si l'infirmité de DAUCOURT nous a fait voir le danger de l'opiniâtreté, je crois mon Fils que celle de DAINVILLE peut nous éclairer sur les malheurs attachés à la foiblesse. Un home foible ne se con-

duit point par lui même ; c'est toujours l'opinion & la volonté des autres qui le déterminent, ou plutôt qui l'entraînent. Il se livre aveuglément à tous ceux qu'il rencontre & son foible cœur, semblable à la cire molle, prend tour à tour les impressions qu'on lui donne, bonne ou mauvaise c'est toujours la dernière qui le décide. Tant qu'il est avec des gens sages & estimables, il se conduit comme eux : Tout annonce en lui les sentimens d'honneur, de probité & de vertu : Mais aussitôt qu'il se trouve avec les méchans, privé de cette vigueur de l'ame, qui fait que l'on conserve les traits de son caractère au milieu de ceux qui s'efforcent de les effacer, il succombe par sa mollesse ; son engouement subit & continuel pour les amis du jour le rend complice de tous les vices. Sembable à un homme toujours chancelant, il tombe tour à tour dans les bras de ceux qui l'environnent & ne sauroit se tenir sur ses jambes.

Si l'entêtement nous rend ridicule, la foiblesse, quoi qu'elle inspire la pitié, doit être regardée comme un malheur bien plus déplorable. Abandonné aux impressions étrangères, l'homme foible devient successivement ce qui plait aux autres & aux

circonstances. Le germe des vertus reste étouffé dans son ame ; l'esprit , le discernement , le penchant naturel au bien , tout ce qui prête au sage des armes contre le vice , ajoute au malheur de l'homme foible. Souvent il est entraîné dans le précipice contre son penchant ; il le voit devant ses yeux sans avoir la force de l'éviter , ni de se détacher de ses mauvais conducteurs. Les Anciens peignoient l'innocence trainée par la calomnie aux pieds de l'envie & de la haine ; on pouroit ainsi montrer la foiblesse trainée par la méchanceté aux pieds de l'infortune & du crime.

Le foible sent son malheur sourdement , il est toujours prêt à prodiguer sa confiance & son estime aux autres , & à se méfier de lui même ; son enjouement se promène d'objet en objet , & c'est toujours le dernier qui éface les autres ; partout il semble chercher un apui , des autorités & des consolations. Toutes les illusions lui sont chères ; la vérité seule lui paroît redoutable. En vain un ami courageux lui montreroit-il le danger de son état & les moyens de se retirer de l'abîme ; le même défaut de fermeté qui l'entraîne dans ses malheurs , lui ôte la force de les envisager. Bientôt il n'a plus le courage de
soutenir

soutenir la présence de ceux qui connoissent sa conduite; leur coup d'œil le déconcerte. Ainsi le seul avantage qu'il pourroit tirer d'une malheureuse facilité de caractère reste perdu pour lui; il ne fait se prévenir qu'en faveur des mauvais conseils.

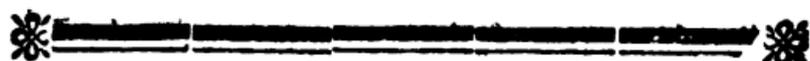
C'est donc une vie tranquille & retirée qui convient à un home foible. Le bon conducteur de DAINVILLE avoit raison de lui dire, qu'un aveugle doit éviter les routes difficiles & pénibles; cela est bien plus aisé que de trouver un guide assez éclairé & assez affectionné pour nous préserver des dangers & des positions critiques: Mais le plus grand malheur de l'home foible consiste dans cette mollesse d'ame, qui l'empêche de résister aux tentations.

Il n'y a point de vertu ni de bonheur sans la fermeté. On ne pouroit en manquer impunément que parmi des homes exemts de méchanceté & de vice; foiblement bons, tout ce qui nous environeroit nous confirmeroit du moins dans une vertu trop fragile & trop vacillante; mais les homes sont corompus; sans intérêt, souvent sans dessein, leur légèreté & leur funeste exemple, nous entraînent loin de nos devoirs. Il faut donc élever un

rempart inexpugnable contre nos défauts & contre la séduction des autres.

La fermeté tient un juste milieu entre l'entêtement & la foiblesse, & ne peut habiter que dans une ame éclairée & droite. Il faut conoitre la mesure exacte de son esprit & de ses talens pour apprendre jusqu'à quel point on doit déferer aux lumières des autres; sans cette conoissance il est impossible de prévenir les fautes & de se tirer de la médiocrité.

Voilà, mon fils, à quoi vous devez employer votre jeunesse. Deux choses sont également importantes à votre âge: L'une, de savoir quels sont les dons que nous avons reçus de la nature; l'autre, de les cultiver avec une application sans relache. Livré à cette étude, vous éviterez le ridicule d'un sot entêtement & les malheurs inséparables de la foiblesse.. Profitez mon cher fils de ces leçons & me croyez &c.



IL est dangereux de dire aux autres leurs défauts avec trop de franchise.

ON a souvent appelé les Auteurs *gens irritabile*, Gens sujets à se mettr en colere, dont la bile, s'échaufe par les plus légères ataqués de la critique, ou par les avis les plus moderés.

Les Auteurs se conoissant parfaitement, come i's font, les uns les autres, il n'est pas surprenant qu'ils aient fait de cette disposition le caractère distinctif des gens de lettres. Mais s'ils eussent été plus répartis dans le monde, ils se seroient bientôt aperçus, quelle ne règne pas avec moins d'empire sur tous les autres états. Il n'est point d'espèce d'ambition, ni d'amour de la gloire, où elle ne s'insinue, & il n'est point de lieu ni de condition où on n'en remarque les effets, quoique déguisés avec plus ou moins d'art.

Les querelles des Auteurs frapent davantage parce qu'ils en appellent au tribunal public. Leurs inimitiés sont fortifiées par les applaudissemens de leur parti, & fomentées par la malice perfide, qui s'en fait un

jeu. Lorsque ce font des gens d'esprit & favans, qui ont ensemble des diférens, le fouvenir de leurs difputes fe conſerve par les mêmes raifons qui leur donèrent naiſſance. C'eſt un aliment pour la malignité ou la curioſité des lecteurs, & un amuſement qui remplit les vuides de la vie. Les difputes des Auteurs font donc quelquefois transmises à la poſtérité, dans le tems où les querelles de gens moins illuſtres, quoique portées à un égal degré d'amertume, & plus fécondes encore que les autres en funeſtes conféquences, ne font conues que des intéreſſés, ou enſevelies dans un profond oubli.

Le reſſentiment que cauſent une faute ou une erreur divulguée, a toujours une certaine proportion avec nôtre orgueil; & ce reſſentiment eſt d'autant plus vif que l'orgueil eſt le principe le plus immédiat de nos actions. Difficilement donc ſupporterons nous tout acte qui tend à nous ravalér dans la partie où nous croyons exceller, ſurtout s'il s'agit d'un genre de perfection qui n'ait que la gloire pour récompense. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui ſe révoltent dès qu'on ataque leur eſprit, tandis qu'ils écoutent patiemment tous les reproches qu'on leur fait ſur leur conduite. Tout le monde ſait

qu'il n'est point d'injure aussi piquante pour les femmes, ni qui fasse sur leur esprit d'aussi profondes impressions, que de les acuser de manquer de beauté.

Come les hommes sont sujets à se laisser dominer par des fantaisies & à se passionner pour des bagatelles, j'ai plus d'une fois remarqué, qu'on allumoit le plus cruel ressentiment par un trait indiscret qui n'auroit peut-être produit aucun effet, s'il n'eut pas rencontré l'endroit sensible. GUSTULUS qui s'aplaudissoit de la délicatesse de son goût, deshéritait son fils aîné, parce qu'il lui dit, que le vin qu'il vantoit, étoit le même qu'il avoit renvoyé le jour précédent come mauvais. PROCULUS disgracia son neveu, qu'il avoit toujours regardé come le génie le plus heureux de son siècle, parce qu'il s'étoit avisé de vanter en sa présence la bonne grâce de MARIUS à conduire au cheval; & FORTUNIO lorsqu'il étoit Conseiller privé, chassa de son bureau un eomis qui s'y étoit distingué par sa capacité, & son assiduité, parce qu'il lui étoit arrivé de dire dans le vin, qu'il y avoit un autre homme dans le pays, qui jouoit si bien au billard, qu'il gageroit toujours pour lui contre FORTUNIO.

FE'LICIA & FLORETTE avoient été éle

vées dans une même maison, où elles partagèrent ensemble tous les plaisirs & les amusemens de l'enfance. Elles entrèrent en même tems dans le monde, & continuèrent à se doner les mêmes marques de confiance & d'amitié. Elles se consultoient réciproquement sur leur parure & se nommoient en confidence l'une à l'autre tous les nouveaux adorateurs qui leur faisoient la cour. Les parties de plaisir qui leur plaisoient le plus, étoient celles où elles se trouvoient ensemble, & lorsque l'une d'elles étoit absente de quelque endroit, l'autre ne manquoit jamais de prendre son parti & de faire valoir ses bones qualités. Telle étoit l'intimité de leurs liaisons, lorsqu'un jour de naissance, qui devoit être célébré à la Cour. Survint, FLORETTE prit occasion d'un conseil que les deux amies tinrent ensemble au sujet de leur parure, pour exhorter FELICIA à ne pas danser au bal, en lui disant, que la manière dont elle avoit dansé, n'avoit pas répondu à l'attente que tant d'agréemens avoient fait concevoir d'elle. FELICIA loua son amie de sa sincérité & la remercia de son avis, mais elle ajouta ensuite, qu'elle dansoit pour s'amuser, & qu'elle s'embarassoit fort peu de ce qu'on osoit en dire; mais que si ces jugemens

pouvoient faire la moindre peine à sa chère FLORETTE, elle s'abstiendroit aisément de ce qui y donoit lieu. FLORETTE ne pouvoit répondre à ce trait que par de nouvelles protestations de franchise & d'amitié, dont FELICIA fut si touchée, qu'elles se séparèrent avec plus de tendresse qu'elles n'en avoient eu auparavant. Elles continuèrent donc à se rendre visite avec cette seule différence, que FELICIA dès ce moment fut plus régulière que jamais, s'étendoit souvent en éloges sur la sincérité, témoigna plus d'une fois, combien elle estimoit cette noble franchise, qui ne craint point de déplaire à une amie par un avis, & insista avec force sur la reconnaissance qu'on lui devoit.

Quelques mois après FELICIA dit à FLORETTE, avec un grand sérieux, que quoi que sa beauté dona des charmes à tout ce qu'elle faisoit & que ses talens la rendissent propre à réussir en tout, elle se croyoit pourtant obligée par l'amitié qui les unissoit, de lui dire, que si elle étoit capable d'un manque de jugement, c'étoit de se rendre aux instances qu'on lui faisoit de chanter, puisqu'il avoit quelque chose de désagréable dans sa manière, & que sa voix n'avoit pas assez d'étendue. Il est vrai, dit FLORETTE, que lorsque

je chantai il y a trois jours chez HORTENSE, j'étois enrhumée. Mais je ne chante que pour mon amusement, & je ne me soucie point d'être applaudie. Je n'en suis pas cependant moins sensible à l'attention de ma chère FELICIA, & je me croirai toujours heureuse d'avoir une telle amie. Depuis ce moment elles ne se virent jamais sans se faire des protestations d'amitié & des confidences mutuelles, mais bientôt après elles allèrent en campagne pour voir leurs parens, & à leur retour elles cédèrent aux sollicitations de leurs nouvelles connoissances, qui les pressoient de prendre des logemens dans deux quartiers fort éloignés de la ville. Et depuis cette époque elles ne se rencontrent jamais sans se plaindre de la distance qui les sépare, & de la difficulté qu'il y a pour chacune d'elles à trouver son amie au logis.

C'est ainsi que les liaisons les mieux affermies se détruisent quelquefois par une sincérité & une franchise, qui rompent le charme de l'amour propre, ou nous mettent sous les yeux ces foiblesses, que nous nous plaçons à conserver plutôt que de nous en corriger.

Il n'est pas besoin de supposer, que celui qui s'offense d'un avis, ignore son tort. Plus il le sent au contraire, & plus il est

piqué contre celui qui le lui découvre. Tout homme qui peut se justifier n'est pas plus déconcerté par une accusation, qu'il ne le seroit à la vue d'un ennemi qu'il est sûr de vaincre. C'est dans de pareilles attaques qu'on acquiert de la gloire sans danger. Mais lorsque nous sentons que notre propre cœur s'élève pour soutenir l'ami qui nous reprend, c'est alors que le ressentiment & le desir de la vengeance s'allument dans nos veines, soit parce que nous nous flattons que la faute que nous avons faite, avoit échappé à la connoissance des autres, ou que nous attendions de la tendresse de notre ami, qu'il l'auroit regardée avec des yeux d'indulgence, & nous l'auroit pardonnée en faveur de nos autres vertus; soit parce que nous voudrions qu'il eut cru que notre sagesse nous mettoit au dessus des avis & notre délicatesse à l'abri des reproches; soit enfin parce qu'il n'est personne qui ne soit fâché qu'on réveille chez lui des idées qu'il a taché d'effacer. Quelle qu'en soit la cause, est-il naturel de présumer, que lorsque la douleur aura excité chez nous la colère, nous la ferons tomber plutôt sur nous mêmes que sur les autres ?

Le ressentiment produit par la franchise, à quelque cause qu'il doive son origine, est

si certain & comanément si vif, qu'il est bien peu de gens qui aient le courage de s'acquiter d'un devoir, dont la pratique expose à tant de désagrémens & de haine. L'amitié sans lui ne fauroit cependant être d'un grand prix, puisque le plus grand usage qu'on puisse retirer d'une liaison intime, c'est de la faire servir de sauvegarde à nôtre vertu & de digue contre les premières entreprises du vice, dont on peut aisément parer les coups à l'aide d'avis donés à propos.

La Providence a voulu que dans nôtre état présent nous ne puissions rien obtenir de précieux sans peine, & sans danger. Il faut donc qu'un home qui souhaite de jouir du plaisir qu'il y a à se comuniquer réciproquement ses sentimens sans réserve, s'expose au risque d'entendre quelquefois des vérités désagréables. La principale règle qu'on doit observer dans la pratique de ce dangereux devoir, c'est d'en écarter avec soin tout mélange d'intèret ou de vanité, d'imposer silence à nos reproches, dès que nous sentons que ce n'est pas le desir de corriger, qui nous les dicte, mais plutôt l'envie de faire parade de discernement ou de satisfaire nôtre amour propre en mortifiant celui d'autrui. Il n'est pas sûr cependant que les précautions les

plus adroites nous fassent rencontrer le moment favorable pour avertir un homme de ses fautes, ou que nôtre zèle à lui faire conoitre toute l'étendue de nôtre attachement, nous fasse pardonner la pénétration qui les a découvertes; mais celui qui n'agit que pour faire le bonheur d'un autre, aura toujours l'ineffimable satisfaction de gagner ou de mériter sa tendresse; s'il réussit; il rend service à son ami, & s'il échoue, il a du moins la consolation intérieure de ne souffrir que pour avoir fait son devoir.

* * *

* *

*
(



Suite de la précédente, insérée dans le Journal d'Avril.

AUTRE FRAGMENT d'une Lettre de Paris,

Vous prenez donc garde à mes portraits ? J'en suis fâchée, la palette & les pinceaux sont jettés. Tout ce que je puis faire, est de vous intéresser par le récit de deux *Orages*, que j'ai essuyé ces jours ci. Cela fera deux scènes à placer dans une pièce qu'on pourroit intituler *Le Petit-Maitre bourgeois*. Le mien est un Maitre de Requêtes tout frais moulu : Voici son début chez moi.

Lui.

Est-il permis, Madame, de vous faire la Cour sans vous importuner ? Car quelqu'envie qu'on en ait... Vous étiez, je crois occupée ; je vous dérange, Madame, je m'en vais.

Moi.

Monsieur, point du tout. Je lisois &

LUI.

Et l'état de votre santé?... Vous avez le meilleur visage du monde ; elle me paroît très bonne.. C'est toujours M. TRONCHIN?... En vérité c'est un grand médecin... Ne vous ferez vous -pas inoculer ... Il faut attendre que vous soyez plus forte ... Et d'ailleurs vous n'avez pas peut être confiance en l'inoculation? Je n'en suis pas étonné... ; quoi qu'elle soit, dit on, fort avantageuse :... Mais je ne fais... , il faut bien de la résolution ; ... Il est vrai que vous êtes une Dame, Madame ; très courageuse, ... n'importe ; je ne le conseillerois pas. Vous ne l'aurez peut-être jamais. Il y a tant de gens qui ne l'ont pas... Mais ne l'avez vous pas eue ? .. Oh non, votre teint prouve assurément qu'il n'en a jamais été question... Vous avez vu sans doute SERVANDONI, Madame ?

MOI.

Non, Monsieur.

LUI.

Comment, vous ne l'avez pas vu ?... Il est vrai que vous sortez très peu. L'on ne vous voit presque jamais au spectacle :... Eh bien pourquoi cela par exemple ? Car vous êtes assurément bien faite pour vous

montrer, & ayant come vous, Madante, le gout des talens, ... & assurément tout l'esprit qu'il faut pour le cultiver, je suis étonné que vous n'alliez pas plus souvent ... Mais vous aimez vôtre chez vous ... Vous savez vous occuper ... Et puis ... je ne fais si je me trompe ... je crois qu'on peut vous dire cela sans vous offenser, ... mais, je vous soupçonne d'être un peu paresseuse : ... Il est vrai que les Dames n'ont que cela à faire.

Moi.

Monsieur.

Lui.

Vous donnez dans les gens d'esprit ? ... Vous les aimez, les gens d'esprit ... Vous vivez à vôtre fantaisie ... enfin come il vous plaît : .. Vous avez raison ... il faut vivre pour soi : ... Quand on a passé cette première jeunesse ; ... ce n'est pas, Madame, que vous ne soyez encore très jeune, ... mais je dis quand on est à n'être plus dans ce premier moment où une jeune femme entre dans le monde, il faut fort peu s'embarasser de tout cela .. Vous pourriez voir chez vous grande & belle compagnie assurément ... mais cela ne vous plaît pas, ... vous aimez mieux vivre en particulier ; ... c'est vôtre goût & c'est tout

simple... D'autres aiment le jeu. Vous aimez la retraite ... Je ne blame point cela. Cela a son agrément ... Et à la campagne n'avez vous pas bien du monde ? Ah sans doute ... En tout cas on prend ses précautions pour éviter la trop grande compagnie ... Car si près de Paris... Mais il est certain qu'on n'a que le monde qu'on veut, & dès que vous n'en voulez point avoir vous faites très bien de prendre vos arrangemens... & cela est bien aisé. Il n'y a qu'à dire à votre porte ici que vous n'y êtes pas ... Après cela, je suis persuadé, Madame, que vous savez très bien prendre les moyens les plus surs & les meilleurs. Mais il est certain que cela est nécessaire. Et M. R*** vous le voyez beaucoup ? C'est un home singulier... Je conçois pourtant que sa compagnie peut être aimable... Et puis aparamment qu'il vous convient... Je dis sa société, & peut être bien même son esprit... Cela amuse. Il est votre voisin peut-être ? Où demeure-t-il ? Ah, on me l'a dit, ... dans la rue de grenelle ... Oui, ce n'est qu'à deux pas... eh bien, cela est fort comode ... Mais non vraiment, cela n'est pas si près ; je me dédis come un traître.

LUI.

JE vous interromps encore, Madame. Je viens toujours mal à propos, n'est ce pas? ... Mais avec des Dames come vous on ne fait quel moment prendre ... Toujours ocupée, toujours lisant ... Et quelles sont vos lectures favorites? ... Les romans? Non vous ne les aimez pas ... Le sentiment est pourtant bien digne d'ocuper une Dame come vous. Il est vrai que le sentiment des gens ou des Héros qu'on n'a jamais vu, n'intéresse pas une grande ame come la vôtre... Et puis tout cela n'est peut être pas vrai d'un côté... D'un autre si cela l'est, il faut convenir que l'amour de ces tems là se traitoit mieux que de nos jours... Quand je dis mieux, c'est à dire qu'il y avoit plus de fidélité, plus de constance... Bien des gens, je l'avoue, disent que cela n'est bon à rien; mais je ne suis pas de leur avis, moi... Je n'ose pourtant pas le dire... Car, Madame, on prétend que ce sont des Dames qui ont mis l'inconstance à la mode ... Je ne le crois pas au moins... Cependant, comment est
accuser

accuser les homes ? On ne peut dis-
convenir que cela n'est pas trop possible...
Les Dames ont tant de ressources... Vous
me direz ; c'est que nous ne valons pas
tôujours la peine qu'elles les employent...
Cela est vrai... Mais qu'en conclure ? Que
nous sommes inconstans & que c'est la faute
des Dames... Si tant est qu'elles puissent
faire des fautes :

Moi.

Elles vous doivent, Monsieur, bien de
la reconnoissance du soin que vous prenez
de les défendre.

Lui.

Défendre ? Je ne les défens point. Elles
n'en ont pas besoin, Madame... Et quand
elles en auroient besoin, il faudroit un
meilleur Avocat que moi. D'ailleurs je
me déclare bien leur Chevalier, assurément ;
mais elles ne sont pas assez sensibles
à ce que l'on fait pour elles... sensibles
c'est à dire reconnoissantes... Mais recon-
noissantes n'est pas assez non plus pour-
tant... Il faut mieux que cela... Seriez vous
un peu sensible ?... Eh non, vous êtes
trop philosophe... Je le disois hier... Te-
nez... combien de femmes à votre place,
avec vos graces & votre esprit... Mais c'est

que vous n'êtes pas femme... Voilà ce qui fait précisément que quand une fois on vous a vue , vôtre image... Mais sans doute ces complimens vous paroissent fades ? Quand je dis complimens , c'est à dire , vérités... Et d'ailleurs on vous en dit tant & d'une manière certainement si bien tournée... Mais quelquefois les répétitions ennuient... On s'ennuie à la fin des choses les plus agréables... Ainsi mon hommage.. Pardon, Madame, pardon... Mais pourquoi pardon ? Je ne puis me défendre de vous faire un aveu ... Oui, un aveu ; mais j'ai peut-être prononcé ce mot trop à la légère.. Je ne suis pourtant pas léger. Je crois que je puis le dire sans trop me vanter... Mais puisque le voila dit, je ne faurois m'en dédire... Non, en conscience, Madame, non, je ne le puis ... Souvent la vérité se dit en en riant, & je vous défie de vous en facher... Et même, si je vous l'avois dit trop légèrement, que fais je coment vous auriez pris la chose.

MOR.

En vérité, Monsieur...

LUI.

Oh, Madame, si vous saviez come vos yeux, ces beaux yeux... ont captivé...

Bon, vos yeux ! Ce ne font pas vos yeux qui enchainent come malgré... Je dis, come : Car d'ailleurs c'est si doux... quoi qu'il soit toujors facheux de perdre sa liberté... Mais, en est-on le maitre ? ... J'ai eu quatre grandes passions en ma vie... Mais tout cela n'est rien... Rien ? oh que si vraiment : Cela ocupe furieusement un home... Vous me direz qu'il est toujors gracieux d'être ocupé... Je n'en disconviens pas mais il faut du retour : Car... qu'est-ce qu'une passion sans retour ? ... Il est vrai que le sentiment ocupe quelquefois pour deux... Ah, Madame, ceux que vous inspirez, font bien fort certainement... Vous me permettrez de vous le dire... Il ne seroit pas juste d'abandonner à son mauvais sort... un malheureux, trop heureux, il est vrai, de vous adorer... Et puis... ce n'est point à moi à vous faire des loix... Mais songez vous, Madame, que si j'étois pourtant assez infortuné pour vous être indiférent, vous pourriez me faire bien du mal, sans compter le ridicule ? ... Ce n'est pas que je puisse bien me mettre au dessus de cela... Je ne suis pas sans courage d'esprit... Et dans le fond... qu'est-ce qu'un ridicule ? ... On n'en fait rien. Messieurs les beaux esprits l'ont ils décidé ? Non... Attendez : Je crois qu'oui pourtant... Mais

n'importe ? C'est de votre façon de parler, Madame, dont-il s'agit... Eh bien, êtes vous un peu touchée, belle Dame ?

MOI.

.. Monsieur.

LUI.

Comment, belle Dame, vous vous fachez ? Voila de l'aigreur... c'est à dire ce n'est pas de l'aigreur, car vous êtes si douce !... Mais l'esprit philosophique est souvent un tantinet dérangé... Mais pourquoi ? Je vous ouvre mon ame... Il est vrai que c'est ma faute. Car... de quel droit, moi, viens-je vous demander du retour ? Cependant le respect, la circonspection & ... J'ose dire qu'en pareil cas, je ne me suis trouvé si... Mais il faut de la discrétion. C'est la vertu des gens sages... Hélas, Madame, prenons les hommes come ils font. Sans cela il faudroit vivre tout seul... Il est vrai qu'on feroit peut-être plus heureux... Seulement il faudroit pouvoir se passer des autres, & cela n'est pas toujours aisé... Ah, je vois que vous n'êtes pas de mon avis... En éfet, pourquoi en seriez vous ? Le vôtre est sûrement meilleur... Mais, s'il m'étoit permis cependant de contredire... Car au fond ma thèse n'est pas mauvaise... Elle est fondée

sur votre éloge. Il est vrai que je vous accuse d'ingratitude... Mais de bonne foi, ai je tort? Ce qui m'arrive, n'est-il pas la preuve de ce que je dis? Je reviens toujours à mes sensimens... Et vous Madame? ... A vos rigueurs, sans doute? Mais, pourquoi cela? Si vous saviez comme il est doux d'aimer... Et voila précisément mon malheur. C'est que les ames fortes, come vous, jugent toujours d'après elles... Il me semble pourtant que je ne voudrois pas juger de ce que je ne connois point... Ne croyez pas cependant que je vous blame... En rien... Au contraire, Madame, je vous admire en tout... oui en tout... Mais je me plains... C'est si naturel à un malheureux de se plaindre... Ah Ciel, Madame! Je vous ennuie peut-être?

En est-ce assez, Ma chère amie? Je suis rendue; j'en puis plus. Ni vous non plus, n'est-ce pas? Bon soir.





L A V E S T A L E.

HISTOIRE *tirée d'un Manuscrit Latin ,
trouvé dans la Bibliothèque d'un Couvent
en Italie.*

LE vraisemblable n'est pas un accessoire si nécessaire à la vérité, qu'elle ne puisse quelquefois s'en écarter. C'est M. l'Abbé PREVOT qui fait cette réflexion dans la Préface de *Cleveland*, & il ne sera pas inutile de la faire avec lui, avant de commencer à lire cette Anecdote. Je pourrois citer plusieurs exemples à l'appui de cette vérité; mais elle se prouvera d'elle-même à la fin de cette Histoire. On conviendra sans difficulté, que si elle n'est pas véritable, au moins elle ne renferme que des événemens qui peuvent arriver fréquemment, quelque peu vraisemblables qu'ils paroissent d'abord.

Tout le monde fait que les *Vestales* étoient des Vierges consacrées au culte de la Déesse VESTA, & chargées particulièrement du soin d'entretenir le feu sacré, qui brûloit devant ses Autels: Elles y veilloient nuit & jour. Le salut de Ro-

me dépendoit de la durée ou de l'extinction de ce feu. Les Vestales étoient punies févèrement pour les moindres fautes, & l'Histoire fournit nombre d'exemples de ces Vierges enterrées vivantes; mais le plus grand crime auroit été de laisser éteindre le feu sacré. Il n'y en avoit jamais qu'une dans le Temple pendant la nuit.

C'est ici que comence le Mauuscrit. Enfin le tour de POMPE'IA arriva; c'étoit le même jour où l'on avoit appris à Rome la perte de la bataille de *Cannes* & la mort de l'un des Consuls. Le Peuple croioit déjà voir ANNIBAL & ses *Carthaginois* sur les remparts & cet éfroi avoit pénétré jusques dans le Temple.

Le Pontife y conduisit la Vestale sur le soir, & après avoir fermé toutes les portes extérieures, il prit les clefs & se retira. POMPE'IA fit une courte prière aux pieds de la statue de VESTA; puis elle s'assit sur le sanctuaire sur un careau de pourpre, qui lui étoit destiné, à quelques pas du feu sacré.

Toute son attention se porta d'abord sur l'objet dont le soin lui étoit confié, mais la solitude où elle se trouvoit, le silence morne qui régnoit dans le Temple, & le peu de lumière que procuroit une lampe suspendue à la voûte, comencèrent à l'as-

soupir. Elle s'endormit enfin profondément. Son sommeil dura longtems. Cependant le feu sacré comença à diminuer insensiblement, & au bout d'un certain tems il ne subsistoit déjà presque plus. Heureusement elle s'en aperçut. Elle se leva précipitamment, & courut toute éfraiée vers une porte, qui fermoit l'endroit où étoient renfermées les matières qui servoient d'aliment à ce feu. Mais à peine y fut elle arrivée, que la porte disparut tout à coup; elle ne vit plus qu'un mur totalement semblable à ceux qui entouroient le Temple. Elle fut fort surprise de cet événement; mais croyant s'être trompée, elle tourna la tête & aperçut en éfet la porte de l'autre côté.

Elle courut aussi tot pour l'ouvrir, mais en vain; le même prodige frapa encore ses yeux. Elle devint alors pâle, comme si elle eut été prête à expirer; une sueur froide s'empara de ses membres; elle se jeta aux pieds de la Déesse, & lui dit dans le fond de son cœur: „ O puissante Déesse! O Mère des Dieux, sauvez ma Patrie! Sauvez moi! Sans vous, c'est fait de Rome! sauvez la & punissez moi! Que ces voutes m'écrasent à l'instant. Elle crut ses vœux éxaucés, les voutes s'ébranlèrent, & un bruit confus s'éleva

derrière elle; mais ce n'étoit qu'une nouvelle surprise qui lui étoit préparée.

On avoit placé dans le Temple, de distance en distance, les statues de quelques Vestales qui étoient d'une naissance plus distinguée, ou qui avoient témoigné plus d'attachement au Culte de la Déesse. Ces statues étoient de marbre blanc & rangées dans un ordre égal entre les colones qui soutenoient l'édifice. Elles s'animèrent toutes ensemble, se couvrirent de longs voiles noirs. Quelques unes même étoient teintes de sang; elles s'avancèrent lentement, & l'une après l'autre, jusqu'aux pieds du Sanctuaire, se prosternèrent, & percèrent le mur, sans laisser aucune trace de leur sortie.

Malgré l'horreur de ce spectacle; la Vestale eût encore assez de force pour s'approcher du Vase sacré; elle remua la cendre pour découvrir quelques vestiges de feu qui n'étoient pas encore éteints. Elle essaya de le ralumer en déchirant ses vêtements, dont elle mit plusieurs morceaux dans le Vase; mais les soins qu'elle y employa, & plus encore l'humidité de la laine, ne servirent qu'à l'éteindre plus promptement. Ce fut alors, que privée de toute ressource, & livrée à elle-même, POMPEIA s'abandonna toute entière au désespoir: Elle

erroit dans le Temple, les mains élevées vers les Cieux; enfin acablée de douleur, elle se retira vers l'endroit le plus écarté de l'édifice, où elle versa un torrent de larmes. Ce fut dans cette situation qu'elle atendit le jour.

A peine començoit il à paroître, que le Pontife se fit entendre dans le vestibule. Il entra dans le Temple, & fut d'abord surpris de ne pas voir la Vestale; mais lors que s'étant aproché du Vase sacré, il trouva que le feu étoit éteint, la pâleur se répandit sur son visage. Il leva les mains jointes au Ciel sans rien dire, sortit précipitamment & ferma la porte par dessus lui, avec grand soin. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passoit en ce moment dans le cœur de la Vestale: Elle ne fut pas long-tems dans l'attente; les portes s'étant ouvertes toutes ensemble, le Temple se remplit en un moment d'une foule de Peuple des deux sexes, qui se précipitoient les uns sur les autres. POMPEIA se présenta d'elle même avec une fermeté surprenante. On la prit par les bras, & on la traina hors du Temple pour la conduire au lieu de son supplice. Elle traversa plusieurs rues avant que d'y ariver, & par tout elle vit le spectacle le plus affreux. Les femmes, les enfans, les vieillards,

lards, couroient par la Ville, fans favoir où ils alloient : Ils ne s'arrêtoient que pour la contempler ; enfin elle parvint au pied du Capitole.

Il y avoit en cet endroit un fouterrain, vaste & profond, dont une large pierre couvroit l'entrée, & cette pierre étoit elle même couverte de vingt pieds de terre ; c'étoit le lieu du fuplice des Vestales, que l'on enterroit vivantes. Il étoit déjà découvert quand POMPEIA y arriva. Le Pontife étoit affis à quelque diftance, dans une chaize d'yvoire & revêtu de fes habits pontificaux. Le Peuple étoit rangé autour de lui. Jusques là POMPEIA n'avoit proféré aucun mot ; mais quand elle aperçut le lieu de fon fuplice, les cordages, la cruche & le pain qui devoient être renfermés avec elle, elle pouffa des cris affreux, & fe jettant aux pieds du Pontife, elle les embrassa avec transport & les trempa de fes larmes. Cette action fubite fembla émouvoir le Ministre des Autels ; mais reprenant tout à coup fes premiers sentimens, il maudit la Vestale au nom de JUPITER CAPITOLIN & des autres Dieux de Rome. On la dépouilla d'une partie de fes vêtemens ; & malgré les vains efforts de fa foibleffe, on la descendit dans le fouterrain, qui fut re-

couvert de terre, & le Peuple se retira dans le Temple.

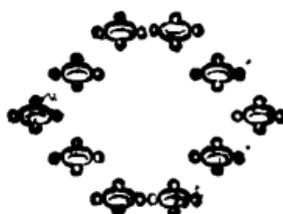
POMPEIA resta quelque tems dans le Caveau, sans s'apercevoir de sa situation; car aussi-tôt qu'elle en avoit vû boucher l'ouverture, elle étoit tombée dans un profond évanouissement. Enfin elle en sortit, & son premier soin fut de chercher un genre de mort capable de terminer promptement tous ses maux. Elle prit la lampe qu'on avoit aussi descendue avec elle, par un sentiment de cruauté, plutôt que de compassion, & s'aprocha du mur. Mais le défaut d'air avoit déjà afoibli la lumière de cette lampe, & les mouvemens, que la Vestale lui fit faire, achevèrent de l'éteindre, de façon qu'elle se trouva dans la plus profonde obscurité.

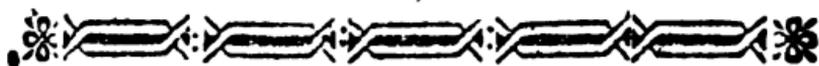
Un bruit sourd & éloigné se fit alors entendre; une pierre vint à tomber & en fit ébranler plusieurs autres. La Vestale se leva, & elle aperçut à la lueur d'un flambeau qui perçoit à travers des deux ais pourris & mal joints, une grande Femme vêtue de blanc, & la tête couverte d'un double voile. Son corps étoit courbé; elle tenoit dans la main gauche un flambeau, & sa démarche lente & peu sûre anonçoit une personne très-âgée. Cette Femme la prit par la main, sans lui dire

un seul mot, & la conduisit en la faisant monter sur les décombres par l'endroit d'où elle étoit descendue. Elles marchèrent l'espace de cent pas dans une allée étroite & si basse que, quoique POMPEIA ne fut pas absolument grande, il falloit qu'elle se baissât jusqu'à la moitié du corps pour pouvoir avancer. Ne craignez rien, dit alors la Vieille à POMPEIA; vous êtes sauvée. Après avoir marché longtems, l'une & l'autre se trouvèrent dans une forêt, où VESTA parut à leurs yeux telle à peu près que sa statue la représentoit dans son Temple. Elle étoit accompagnée de deux Femmes horribles, qui avoient les cheveux entortillés de serpens & les mains armées de fouets, telles que l'on nous dépeint les Furies. Insensée! dit la Déesse, as-tu cru pouvoir m'échaper? Aussi-tôt une des Femmes s'étant approchée de la Vieille, la saisit par le bras, arracha le voile qui lui couvroit la tête, & laissa voir à POMPEIA sa Mère PLAUTIA. La Vestale voulut se jeter dans ses bras; mais dans l'instant une muraille épaisse environna PLAUTIA & les deux Furies; la terre les engloutit; tout disparut.

POMPEIA resta seule. Après avoir marché long-tems, elle crut reconoitre à travers les ténèbres, le Temple de VESTA,

ce même Temple, la cause de son malheur. Ah Dieu! s'écria t-elle, quoi, faut il encore me préparer à un nouveau supplice? Dans ce moment la Lampe, qui servoit à éclairer le Temple, tombe & réveille la Vestale, qui voit les Statues à l'endroit où elles devoient être, le feu sacré dans une activité qui ne laissoit rien à craindre, & se trouve convaincue que tout ce qu'elle avoit souffert n'étoit en effet qu'un songe. Elle se prosterna aux pieds de la Déesse; la remercia de l'avis mystérieux qu'elle venoit de lui donner, & lui promit bien sincèrement de ne plus s'endormir dans son Temple.





LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE de France, depuis l'Établissement de la Monarchie jusqu'au Règne de LOUIS XIV.

CET Ouvrage a comencé à paroître dès 1757. On est redevable des sept premiers Vol. à M. l'Abé VELLY. Leur succès justement mérité, a engagé M. VILLARET à entreprendre de le poursuivre & il l'a fait jusques ici de manière à consoler le Public de la perte de son prédécesseur. Le travail de M. VILLARET comence par le Règne de LOUIS X dit *Hutin* au Tome VIII, qui est sorti de la presse en 1760. Depuis lors chaque année a vu éclore des Volumes nouveaux écrits de façon à faire beaucoup d'honneur à M. VILLARET : C'est le 17 qui paroît actuellement, mais la mort a enlevé presque subitement cet Ecrivain, dont les progrès rapides dans la carrière qu'il venoit d'entreprendre, ont étonné ceux qui le conoissoient un peu particulièrement, puisque pendant 15 ans il a mené une vie assez éloignée de cette application pénible & scrupuleuse.

puleuse qu'exige l'état d'Historien. Au sortir du Collège, il s'étoit destiné au Bureau. Il débuta d'abord dans le monde littéraire par un Roman, intitulé *La Belle Allemande*. Peut-être s'il vivoit encore, nous demanderoit-il grace pour cette production. Il fit, en société avec M. DAUCOURT, actuellement Fermier Général, & M. BRET, une Pièce qui fut jouée sans succès au Théâtre François. Des affaires domestiques l'obligèrent, en 1748 de s'éloigner de Paris, & de prendre le parti du Théâtre. Il alla à Rouen, où, sous le nom de DORVAL, il débuta dans les Rôles d'Amoureux. Il y joua ensuite avec succès, le *Glorieux*, le *Misanthrope*, l'*Enfant prodigue*, &c. Il fut souvent aplaudi à Compiègne pendant les voyages de la Cour. Il sentit bientôt les dégouts d'un état, pour lequel il n'étoit pas né, & qu'il n'avoit embrassé que par nécessité. Il renonça au Théâtre à Liège, où il étoit à la tête d'une Troupe de Comédiens, qui ne se soutenoit que par ses talens, & il se retira à Paris, où il avoit arrangé les affaires, qui l'avoient obligé de s'en éloigner. Cet Ecrivain, malgré quelques inconvéniens de jeunesse, qu'il se reprochoit journellement, joignoit aux talens

les plus décidés pour l'Histoire, l'âme la plus honête & les mœurs les plus pures.

SUR la fin de l'Année dernière on donna dans les Spectacles de la Cour à Fontainebleau un Ouvrage nouveau, savoir **EGLÉ**, Comédie en vers en un Acte, précédée d'un Prologue, avec des Intermèdes de chant & de danse. Les paroles de cette petite Pièce sont de M. **VALLIER**, Colonel d'Infanterie, Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nanci. Nous en alons donner ici une idée succinte.

Dans le Prologue, le Théâtre représente des Campagnes arides, telles qu'elles étoient encore peu de tems après le Déluge.

JUPITER avoit détruit le genre humain corrompu, & avoit choisi **DEUCALION** pour repeupler la terre. Les homes nouveaux ne conoissent point encore l'**AMOUR**. Ce Dieu entreprend de les animer de ses feux. **MERCURE** craint qu'il n'en résulte des malheurs semb'ables à ceux qui ont perdu la race humaine. Il exhorte l'**AMOUR** à ne pas la replonger dans de nouveaux abimes. Le **SENTIMENT** paroît; il veut

engager l'AMOUR à s'entendre avec lui & à s'unir ensemble pour purifier le cœur des homes & augmenter leurs plaisirs. Cette union déplaît à l'AMOUR, qui n'en sent point la nécessité. Il est persuadé que la Figure & l'Esprit suffisent sans le secours du SENTIMENT. Celui ci expose ses avantages sur l'Esprit & sur la Figure, mais l'AMOUR persiste dans son opinion. Alors les Bergères du monde nouvellement créées paroissent errantes dans la campagne. Les Suivans du SENTIMENT viennent danser autour d'elles, & par des danses tendres & touchantes, semblent chercher à leur plaire. D'abord les Bergères, attirées par la nouveauté du spectacle, s'assemblent autour d'eux; mais ennuiées par la lenteur de leurs danses, elles se retirent dans le fond du Théâtre, où elles s'endorment: Les Suivans de l'AMOUR & les Plaisirs arrivent sur un air gai, dansent autour des Bergères, les réveillent, leur présentent des fleurs, en mettent dans leurs cheveux, leur apprennent l'usage de se mirer dans les fontaines; les Bergères dansent avec eux, leur donnent la préférence; & les Suivans de l'AMOUR & les Plaisirs les emmènent avec eux, après que les Suivans du SENTIMENT, se sont retirés, sur un air qui exprime leur douleur. Ces danses

étoient coupées par divers morceaux de chant.

Personages de la Comédie.

MERCURE.

L'AMOUR.

LE SENTIMENT vêtu en Berger.

L'ESPRIT sous la figure d'un Robin.

LA FIGURE représentée par un home richement vêtu.

CEPHISE

FINETTE

FLORISE

LISE

EGLÉ

} Bergères du Monde nouvellement créées.

Le fond du théâtre change. Les arbres qui n'avoient que des troncs paroissent reverdis & chargés de guirlandes de fleurs. Les campagnes sont plus riantes. MERCURE reprend la conversation sur la matière qui a fait le sujet du prologue. Il exhorte de nouveau l'Amour à se joindre au Sentiment ; & l'Amour persiste à le refuser, bien persuadé qu'il peut plaire sans lui.....

La plus froide vieilleffe & l'âge le plus tendre ,
 Au doux plaisir d'aimer se, plaisent à se rendre. 3
 Je règne sur la terre , & je comande aux cieux ;

§ 24 JOURNAL HELVETIQUE

On ne résiste point aux charmes de mes yeux ;
A tous les cœurs ma voix se fait entendre.....

Il ordonne aux petits Amours d'embrasser tous les cœurs & de les réduire sous son empire. *L'Esprit* & la *Figure* doivent le féconder ; il donne au premier le masque d'un Robin, & come **MERCURE** en paroît étonné , il lui dit :

Je fais tout le respect qu'on doit à la Justice , &c!

L'Amour ne veut point faire prendre à son personnage la figure de ces Magistrats , qui tout entiers à leur devoir , négligent toute autre gloire , tout autre intérêt que d'être utiles à leurs Concitoyens ; mais , ajoute-t-il ,

Je puis , sans m'exposer au risque d'une affaire ,
Dérober à **THEMIS** un jeune Magistrat

Qui n'en aura que la superficie ;
Tout plein d'esprit , instruit au mieux ,
Mais qui , Docteur dans l'art de minutie ,
Ne fera dans le fond qu'un petit merveilleux !

.

L'homme que *l'Amour* déguise sous le
masque de la *Figure* est....

Un de ces beaux qu'à la ville , à la Cour ,

On prend de même qu'on les quite ;
Sans leur trouver d'autre mérite

Que l'éclat qui naît d'un beau jour :

Qui , quand il est passé , n'a rien qui le rappelle ,

Et fait après rougir la belle ,

Qui le rendit l'objet de son amour.

Voilà avec quelles armes l'*Amour* entreprend de triompher de son Rival. On va voir avec quel succès.

CEPHISE ajustant sa coëfure , & tout occupée de sa parure , répond toujours d'un air distrait sans regarder FINETTE , qui fait la même chose , & elles se font l'une à l'autre la confiance que le but de cette parure est de plaire ; l'une à l'homme à la belle figure , l'autre à l'homme d'esprit. Il paroît qu'elles y ont réussi , & elles sont toutes deux fort contentes de leurs conquêtes.

La jeune FLORISE , qui sent naître dans son cœur les premiers feux de l'amour , vient demander à LISE , sa Soeur , des conseils sur cette nouvelle situation de son ame. Elle se retire dans l'espérance que sa Soeur lui acordera bientôt les secours qu'elle demande. LISE , plus instruite , réfléchit sur l'arrivée des trois étrangers. Nous avons déjà peint les deux premiers, voici sous quels traits l'Auteur nous trace le *Sentiment*.

La crainte est sur son front , les soucis sur ses traces ;

C'est d'un air interdit qu'il nous ose aborder †

Il a toujours ce ton qui demande des graces ,

Quand les autres ont l'air de nous en acorder....

FINETTE , qui se croyoit très-affurée de sa conquête , apprend avec dépit que le Robin , ou , pour mieux dire , l'Esprit qui se cache sous ce masque , a trahi ses feux. Elle en fait la confidence à CEPHISE , qui de son côté a les mêmes plaintes à faire de son amant. Suit une Scène entre les deux homes infatués , l'un de son esprit , l'autre de sa figure. Ils relèvent chacun en particulier leurs avantages ; mais ils conviennent tous deux qu'ils n'ont pu encore toucher le cœur d'EGLE' , quoiqu'ils se promettent bien d'y réussir. Ils s'unissent même pour l'enflamer. EGLE' paroît , leur déclare que ni l'un ni l'autre ne peut faire son bonheur , mais elle sort en soupirant. L'Amour triomphe de la victoire qu'ont remporté sur les deux Bergères l'Esprit & la Figure , & brave son Rival le *Sentiment* ; celui-ci-ci s'en plaint à MERCURE , & déplore les malheurs qui vont de nouveau affiger le genre humain.

MERCURE lui reproche son air timide & plaintif ; il lui conseille d'y substituer la gaieté , & même un peu de fatuité.

LE SENTIMENT.

MERCURE en ce moment vôtre erreur est extrême.

Figure , esprit , graces , talent ;

On trouve tout dans ce qu'on aime ,

Quand on aime par sentiment.

.

Dans le moment EGLE' reparoit ; elle est abîmée dans ses réflexions & ne voit personne. Le *Sentiment* en devient épris ; & EGLE' elle-même se sent attirée vers lui par un charme quelle ignore ; ils sont enchantés l'un de l'autre , mais EGLE' a toujours de la défiance des homes.

Ma façon de penser

Vient du mépris qu'ici j'ai pour les Homes ; ...

Ils autorisent mes refus ,

Leurs procédés à chaque instant m'instruisent

Ce que sur mon esprit ils gagnent en vertus ,

Leurs défauts bien plus grands aussi-tôt le détruisent

Je n'aperçois en eux qu'orgueil & vanité :

Sans nous aimer , jaloux par fantaisie.

Nous aiment ils sans jalousie ?

Leur amour propre seul fait leur tranquillité.

Moins flatés des faveurs que lorsqu'on les publie ,

Se disent-ils heureux ? souvent c'est calomnie ,

Pour qui chez eux règne l'impunité ,

C'est un jeu de l'esprit, une heureuse faillie ;

Ils encensent la perfidie ,

Et font une vertu de la légèreté.....

.

LE SENTIMENT.

EGLÉ', ce n'est pas là ma façon de penser. 1

.

Mon amour me remplit, il suffit à mon cœur.

Malheureux, il en fait souvent la peine extrême ,

Mais toujours par lui même il en fait le bonheur.

Près de l'objet qui m'a su plaire

Le monde entier n'est rien pour moi ;

Absent rien ne peut me distraire ,

Ses moindres desirs sont ma loi :

Les deviner fait mon étude ,

Les suivre en tout sont mes objets ,

Les prévenir me devient habitude ,

Les ignorer sont mes regrets

.

Tandis que ces deux Amans se félicitent de leur bonheur mutuel, LISE & FLO-RISE viennent se plaindre de l'Amour qu'elles conduisent sur la Scène ; tous les Bergers & les Bergères de la contrée amènent la Figure & l'Esprit come prisonniers au milieu d'eux, avec les petits Amours enchainés avec des guirlandes de fleurs. 1' Amour sent enfin combien il a besoin

que le *Sentiment* s'unisse avec lui, & il consent avec joie à cette union, qui fait le triomphe de son Rival. LISZJ finit par ces Vers....

Je ne crains point l'*Amour*, mais ses flammes légères.
FLORISE, jeune encore, vous le voyez en beau,
 Il flate v^otre ame innocente;
 L'enfant est charmant au berceau,
 En grandissant il épouvante,
 Et fait souvent verser des pleurs sur son tombeau.

Le Ballet est la réunion de l'*Amour* & du *Sentiment*.

Ariette de l'Amour.

Je suis l'enfant du Plaisir,
 Je done l'être à la plus douce ivresse,
 Je règne sur les cœurs, j'inspire la tendresse,
 Et du sein du bonheur nait encor le desir.

Jaloux de ma victoire

Le *Sentiment* croit l'obscurcir:
 Ce Dieu n'a fait que l'embélir;
 C'est en la partageant qu'il ajoute à ma gloire,

Vaudeville de l'Amour.

Si l'inconstance vous fait peur,
 Et vous empêche de vous rendre,
 Sêxe charmant, & le plus tendre,
 Pardonez un instant d'erreur,
 Partagez les maux que vous faites,
 Et ne craignez point d'inconstant,
 Toujours le *Sentiment*
 N'est-il pas où vous êtes ?



E P I T R E

Ecritte de la Campagne.

AMI, dans le séjour que j'ai sù me choisir,
 J'occupe à m'éclairer un innocent loisir :
 De ces rians coteaux contemplant la peinture
 J'adore avec respect l'Auteur de la Nature ;
 Je médite ses Loix , qu'il grava dans nos Cœurs ,
 Heureux si de ces Loix zélés observateurs
 Les Humains , observant leurs devoirs salutaires ,
 Ne se fussent pas faits des règles arbitraires.
 De la droite Raïson l'Home écoutant la voix ,
 N'auroit pas eu besoin du frein honteux des Loix :
 Conservant dans la paix sa première innocence ,
 Il auroit ignoré la vile dépendance.
 Ne pouvant rapeller un bonheur qui n'est plus ,
 Sans prétendre en CARON censurer les abus ,
 Ici , de mes devoirs je fais ma seule étude ;
 A l'abri de nos Loix , je fuis la servitude.
 Nous de la Liberté conoissant les douceurs ,
 A l'envi nous devons être ses défenseurs.
 Je cherche à m'éclairer & non à me séduire.
 En dignes Citoyens aimons à nous instruire.
 Etudions nos Loix , ces sacrés monumens
 Sont du bonheur public les plus surs fondemens.

Conservons nôtre Etat libre & démocratique :
 Mais redoutons l'erreur d'un zèle fanatique.
 Nous devons respecter un sage Magistrat ,
 Lui contester ses Droits seroit un attentat.
 Je ne condanne ici qu'un pouvoir arbitraire ,
 Au bonheur des mortels , à la Raison contraire ;
 La liberté rendit nos Aïeux triomphans ;
 Conservons ce dépôt pour nous , pour nos Enfants ,
 Et jamais abusés par l'espoir ou la crainte.
 Ne laissons à nos droits doner aucune atteinte
 Un absolu pouvoir , est un pouvoir fatal ,
 Des troubles intestins le funeste signal.
 Que le bien de l'État nous règle & nous anime
 Et ne desirons rien qui ne soit légitime !
 Si les Gardiens des Loix en étoient infra cteurs ,
 Si loin de les régler ils corrompoient les mœurs ,
 Si l'orgueil leur dictoit de barbares maximes ,
 Et s'ils osoient jamais se permettre des crimes ,
 Le Peuple se croiroit afranchi de leurs Loix ,
 Et pour briser ses fers rentreroit dans ses droits ;
 C'est pour se rendre heureux qu'il se choisit un
 Maitre
 Digne de gouverner , digne en éfet de l'être.
 Le Peuple dans le choix qu'il fit des Magistrats
 Pour son propre bonheur se forma des Etats.
 Il voulut , afranchi d'une afreuse licence ,
 Gouter en sureté la paix & l'abondance ,
 Et jadis vagabond , errant de tous côtés ,

Il se créa des Chefs, il fonda des Cités ;
 Et dressant de THEMIS l'Auguste sanctuaire ,
 Il voulut que des Loix sage dépositaire
 Le Magistrat en fut le vangeur & l'apui ;
 Que le crime é'rené fut tremblant devant lui ;
 Que jamais l'intérêt , opprimant l'innocence ,
 Ne fit injustement incliner la balance.
 Pour conserver tou'jours la paix & l'union ,
 Et prévenir des Chefs l'inique oppression ,
 Le Peuple de ses droits se faisant un azile ,
 Voulut à leur abri , rester libre & tranquile :
 Il voulut sous le sceau d'un Contract solennel
 Fixer des Chefs , de lui , le devoir mutuel :
 A ce prix , & leurs mains déposant sa puissance ,
 Le Peuple leur jura fidèle obéissance ,
 Tant qu'aux comunes Loix soumis observateurs
 Du bonheur de l'Etat ils feroient les Auteurs ,
 Sans briguer les Emplois par de vains artifices ,
 De tous les Citoyens ils feroient les délices.
 Rien ne pourra , pour eux , alterer nôtre amour.
 On bénira le Ciel qui leur dona le jour.
 Qu'il est beau d'être doux , équitable , accessible ,
 Chéri de ses sujets , à tous leurs maux sensible ;
 Qu'il est grand de ne point abuser du pouvoir ;
 Et de borner ses vœux aux règles du devoir.
 Peut-on s'imaginer qu'un Peuple libre & sage ,
 Veuille forger ses fers , pour vivre en esclavage ,

Et qu'imposant le joug à sa postérité,
 Il cède à des Tirans ses Droits, sa Liberté ?
 L'Homme est-il à ce point, ennemi de lui même !
 Dieu, qui seul des mortels est l'arbitre suprême
 Rois, Princes, Magistrats, vous auroient-ils comis
 Non pour nos défenseurs, mais pour nos Enemis ?
 Oui ; malgré leur pouvoir ils font ce que nous so-
 mes ,

Doivent-ils oublier qu'ils gouvernent des Homes.
 J'ai pour nos Magistrats de l'amour, du respect ;
 Mais je ne suis point né pour être leur sujet.
 Sous le Gouvernement où le Ciel m'a fait naître,
 Je ne veux que nos Loix, & Dieu seul pour mon
 Maître.

Sous le barbare joug d'un cruel DECEMVI
 Que Rome, qu'il trahit, eut longtems à souffrir !
 Tel étoit APPIUS qui flétrit sa mémoire :
 Que ne puis-je effacer cette tragique histoire !
 De ses Concitoyens ce cruel opresseur
 De leurs calamités fut le fatal Auteur.
 Sans trairdre les horreurs d'une Guerre civile ;
 De larmes & de sang il remplissoit la Ville.
 Actif, impérieux, ferme dans ses desseins,
 Toujours de se venger il trouvoit les moyens.
 Sous des dehors trompeurs marquant ses injustices,
 De ses fausses vertus il couvroit tous ses vices.

De la sage équité n'écoulant plus la voix ;
 Il fondoit son pouvoir sur le débris des Loix.
 Et tout couvert du sang qu'il venoit de répandre
 Il foula les Romains qui n'osoient se défendre,
 Tiran du Peuple entier , loin d'en être l'apui ;
 Le bras du Ciel vengeur s'apesantit sur lui !
 Et le Romain honteux d'un indigne esclavage ,
 Dans le sang d'APPUS fut laver son outrage.
 Les perfides Tribuns firent-ils moins de mal ,
 En plongeant les Romains dans un trouble fatal ?
 Oui , contre le Sénat leur noire jalousie
 Détruist de l'État , les Loix & l'harmonie (*),
 Rien ne put réprimer leur fougue & leur orgueil.
 Leur funeste pouvoir de Rome fut l'écueil,
 Elle vit un Tribun apuyant le Numide ,
 Empêcher qu'on punit ce Prince parricide.
 On les vit , énemis de l'ordre & de la paix ,
 Des Tirans des Romains consacrer les forfaits.
 Du Consul CICERON la divine Eloquence
 Fut des Romains troublés la plus sure défense ,
 De ses soins vigilans sa tête fut le prix :

(*) *Lors-que dans un Gouvernement populaire, dit MONTESQUIEU, les Loix cessent d'être exécutées, come cela ne peut venir que de la corruption de la République, l'Etat est déjà perdu. La sagesse d'un Etat, ainsi que celle des Particuliers, consiste à se mettre dans la nécessité d'être sage.*

MARC-ANTOINE le mit au nombre des proscrits (*)
 Qu'heureux est le Pays où le Citoyen libre
 Du Peuple & du Sénat respecte l'équilibre !
 Qu'heureux est un Etat où le droit négatif
 Peut arrêter l'effort d'un pouvoir trop actif.
 Et qui le contenant dans les bornes prescrites ,
 L'empêche sagement de passer ses limites.
 Cette digue retient le cours impétueux
 D'un torrent qui vouloit faire un ravage affreux ;
 Je redoute & je fuis la fière tyrannie ;
 Mais je ne crains pas moins la sauvage Anarchie.
 C'est dans l'ordre civil , non dans l'égalité ,
 Qu'on trouve le repos & la prospérité.
 La Liberté n'est point cette aveugle licence ,
 Qui méconnoit des Loix l'utile dépendance.
 Au zèle pour l'Etat , l'ordre , l'amour des Loix ,
 Rome doit sa grandeur, bien plus qu'à ses exploits.
 Le Conseil , come nous , a les prérogatives ,
 Dont les titres sacrés remplissent nos Archives.
 Heureux ! si nous pouvons à nos derniers Neveux ;
 Transmettre tous les Droits qu'ont laissé nos Aïeux.
 Divine vérité qui m'éclaire & m'inspire
 C'est sous tes yeux si purs que l'on me voit écrire ,

(*) On fait que lors des horribles Proscrits de MARC-ANTOINE, d'OCTAVE & de LEPTIDE, ANTOINE fit couper la tête à CICERON.

Tu fais que le bonheur de mes Concitoyens
 Fait seul tous mes desirs , règle seul mes desseins ;
 Pour leur félicité j'exposerois ma vie.
 Un digne Citoyen doit tout à sa Patrie!

G E N E V E .



E P I T R E

A MADEMOISELLE A* E*** H*.

OUI , quoique vous sachiez , ELISE , le bon goût,
 L'art , la dextérité s'y découvre par tout.
 Soit qu'un fil délié à votre gré se plie ,
 Ou qu'un mot , qu'un propos , qu'une vive saillie
 Semble vous échaper ; soit , enfin qu'au papier
 Vos secrets sentimens vous vouliez confier.
 En ces , & d'autres cas , je reconois , ÉLISE ,
 Ce jugement exquis qui vous caractérise.
 Un naturel heureux régné dans vos Discours.
 L'esprit , la gaieté les animent toujours.
 Badine , sans aigreur , sage sans pruderie ,
 De tout blamable excès vous êtes ennemie.
 Ne craignez point , qu'ici , en un vil adulateur ,
 Je tienné des propos démentis par mon cœur.
 Non , la sincérité fut toujours mon partage.

J'abhorre

J'abhorre des flatteurs l'insipide langage.
 Quoi de plus dégoûtant qu'un fade freluquet,
 Qu'un sot, qui étourdit, par son odieux caquet,
 Et qui souvent vous dit des choses indiscrettes,
 Lors qu'il croit vous conter de jolies fleurettes ?
 Tel ce vain EUPHEMON, qui dépourvu de sens,
 A qui veut l'écouter, prodigue son encens,
 Il faut le dédaigner. Mais qu'un Ami sincère
 Vous loue ingénument, & non pour vous omplaire;
 Ses éloges ne sont que de justes tributs,
 Qu'il ne peut refuser à vos rares vertus.

R *.



PLAN de la vingt & unième Loterie Provinciale, Océroyée d'Utrecht, de trois cent & quatre vingt mille Florins Argent courant d'Hollande. Arrétée par leurs Nobles Puissances nos Seigneurs les Etats de cette Province, le premier Mars 1766.

CETTE Loterie consiste en 13000 Billets, 5500 Prix gagnans, & 104 Primés, divisée en quatre Classes suivantes :

1^{ere} CLASSE à 4 Fl.

1 Pr. à 8000 f.	8000	
1	4000	4000
1	2000	2000
3	1000	3000
4	250	1000
5	100	500
10	40	400
15	20	300
60	12	720
100	10	1000
200	8	1600
600	6	3600

2^{de} CLASSE à 8 Fl.

1 Pr. à 10000 f.	10000	
1	5000	5000
1	2500	2500
4	1000	4000
5	250	1250
6	100	600
8	60	480
16	40	640
38	35	1330
120	30	3600
200	20	4000
600	15	9000

1000 Prix fortans & gagnans f. 26120.
 2 Prim. à f 160 pour le prém. & dern. f. 320,
 2 à f 160 avant & après les 8000 f. 320
 2. à f. 80 avant & après les 4000 f 160
 2 à f. 40 avant & après les 2000 f. 80

1000 Prix fortans & gagnans f. 42400
 2. Prim à f. 250 pour le prém. & dern. f. 500
 2 à f. 200 avant & après les 10000 f. 400
 2 à f 100 avant & après les 5000 f. 200
 2 à f. 50 avant & après les 2500 f. 100

1008 Prix & Primés, font £ 27000

1008 Prix & Primes, font £ 43600

II^{me} CLASSE à 12 Fl

1 Pr	12000 f	12000
1	6000	6000
1	3000	3000
5	1000	5000
6	250	1500
8	100	800
12	75	900
26	60	1560
40	50	2000
100	40	4000
200	35	7000
600	30	18000

1000 Prix sortans & gagnans f 61760

2 Primes à f. 400 pour le prém. & dern. f. 800

2. à f. 240 avant & après les 12000 f. 480

2 à f. 120 avant & après les 6000 f. 240

2 à f. 60 avant & après les 3000 f. 120

1008 Prix & Primes, font f. 63400

2 à f. 200 avant & après les 10000 f. 400

2 à f. 100 avant & après les 5000 f. 200

6 à f 50 avant & après les 2500 -- 300

& les deux Prix de f. 1250-- 300

60 à f. 45 avant & après chaque

Prix de f. 1000 - - 2700

5 à f. 1000 pour les 5. dern. Billets 5000

2580 Prix & Primes, font f. 246000

IV^{me} Cla. La mise 10 f.

& une Prime de dix sous pour le pays,

1 Pr à 30000 f. 30000

1 20000 20000

1 10000 10000

1 5000 50000

1 2500 2500

2 1250 2500

30 1000 10000

30 400 12000

33 200 6600

40 100 4000

60 70 4200

100 60 6000

600 50 30000

1600 45 72000

2500 Prix gagnans

f. 234800

1 Prim. à f 600 pour le premier Billet f. 600

2 à f. 600 avant & après les 30000 1200

2 à f. 400 avant & après les 20000 f. 800

2 à f. 200 avant & après les 10000 f. 400

2 à f. 100 avant & après les 5000 f. 200

6 à f 50 avant & après les 2500 -- 300

& les deux Prix de f. 1250-- 300

60 à f. 45 avant & après chaque

Prix de f. 1000 - - 2700

5 à f. 1000 pour les 5. dern. Billets 5000

2580 Prix & Primes, font f. 246000

B A L A N C E.

Classes	Billets	Mise	Recette	Débourf.	Prix & Primes
1	13000	f 4	f 52000	f 27000	1008
2	12000	f 8	f 96000	f 41600	1008
3	11000	f 12	f 132000	f 63400	1008
4	10000	f 0	f 100000	f 246000	2580
		f 34	f 380000	f 380000	5604

Les Billets seront signés par les respectables Directeurs de la Loterie Messieurs HENRI MAURICE EYCK, ou par son Fils ADRIEN HENRI EYCK & ISAAC RUTGERS.

La mise dans la première Classe est 4. Florins, dans la seconde 8. Florins, dans la troisième 12 Florins & dans la quatrième 10 Florins 10 sols, en tout 34 Florins 10 sols d'Hollande.

La distribution des Billets se fera à la Maison de la Compagnie Provinciale, par les Directeurs de la société octroyée à Utrecht, & du reste la Collecte se fera & les Billets se trouveront chez les Collecteurs, & Correspondans,

La Collecte comencera le Lundi 14 Avril 1766 & sera continuée jusqu'à ce que tous les Billets seront distribués. Pour établir néanmoins un terme fixe, le Tirage complet de la première Classe comencera infailliblement & sans aucun délai.

Le Lundi 7 Juillet.

La seconde le Lundi 11. Aout.

La troisième le Lundi 15 Septembre.

La quatrième le Lundi 20 Octobre.

1766.

De quoi le Public sera averti par les Gazettes, & les Billets qui ne seront pas sortis devront être renouvelés au plus tard le Vendredi qui précède le jour du tirage de chaque Classe, sous peine de confiscation absolue des Billets, c'est de quoi les Intéressés sont avertis afin de prévenir leur dommage.

Le Tirage de cette Loterie se fera publiquement à Utrecht à la Maison de la Compagnie Provinciale, en présence des Commissaires nommés pour cet effet par leurs Nobles Puissances Nos Seigneurs les Etats de la Province d'Utrecht, & selon l'usage connu.

Les Teneurs des Billets qui auront payé la mise entière de 34 Florins 10 sols, recevront en tirant un Prix ou Prime dans les trois premières Classes ce qu'ils auront payé de trop pour les suivantes.

On rabattra 10 pour cent de tous les Prix & Primes, soit haut soit petit, lesquels seront payés à celui qui montrera le Billet quatorze jours après que le tirage de chaque Classe sera fini par les Directeurs de la société, ou par les Collecteurs où les Billets auront été distribués, en leur remettant les Billets qui auront emportés les Prix ou Primes.

S'il arrivoit qu'un des hauts Prix avant & après lequel suit quelques Primes fut tiré sur le premier ou le dernier Billet d'une des quatre Classes, la Prime y appartenant sera adjugée au Possesseur du Billet qui aura tiré le Prix.

Le nombre des Prix sortans qu'on tirera dans les trois premières Classes étant de 3000 & celui des Primes 24, il ne restera pour la quatrième Classe dans la Boëte que 10000 Billets, contre lesquels seront tirés 2580 Prix & Pri-

mes, faisant dans cette Classe, après tant d'expectatives précédentes, pas encore trois Billets blancs contre un Prix ou Prime

Les Prix tombés sur les Billets collectés en Allemagne seront payés au cours & conformément aux conditions publiées par les Collecteurs dans l'Empire.

Par ordre de Leurs Nobles Puissances Nos Seigneurs les États de la Province d'Utrecht, Mrs. les Directeurs de cette Loterie ont constitué & choisi, M. ANDRÉ BOVAY Fils à Genève pour leur Collecteur général, pour la France, Suisse, Piémont, Savoye, Italie, Vallais, & autres Pays circonvoisins de Genève. Ceux qui souhaiteront s'intéresser dans cette Loterie sont priés d'affranchir les Lettres & l'Argent en écrivant au dit Sr. ANDRÉ BOVAY Fils à Genève pour avoir des Billets.

Prix de la Mise en différentes Monnoyes.

<i>Mise du Billet entier original en Argent de France, savoir :</i>	<i>Mise du Billet entier original en Argent de Suisse</i>	<i>Mise du Billet entier original en Argent Courant de Genève.</i>
1ere Claf. L. 9	1ere Claf. L. 6	1re Cl L 5. 8
2de Classe. 18	2de Classe 12	2me Cl. 10 16
3me Classe 27	3me Classe. 8	3me Cl. 16 4
4me Classe. 24	4me Classe 16	4m Cl. 14. 12
<hr/>	<hr/>	<hr/>
En tout Arg. de France L. 78	En tout Arg de Suisse. L 52	En tout Arg C. de Gen. L. 47.
<i>Et les Lots seront payés à raison de 40 f de France par chaque Florin d'Hollande</i>	<i>Et les Lots seront payés à raison de 12 Batz 2 Creutzers de Suisse par chaque Fl. d'Hollande.</i>	<i>Et les Lots seront payés à raison de 24 Arg Cour. de Genève par chaque Fl. d'Hollande.</i>

Mais come bien des personnes n'ont pas la faculté ou la volonté de risquer la mise d'un Billet entier, les Collecteurs desirans de procurer aux personnes de tout état les moyens de participer aux avantages que cette Loterie leur offre, délivreront des demis & des quarts de Billet, par ce moyen on peut avec peu d'Argent avoir part aux gros Prix de cette Loterie.

OR est le mot de l'Enigme du mois dernier.



T A B L E.

R EFLEXIONS sur ces paroles que celui qui est sans péché jette le premier la pierre.	443
Remarques critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique.	
Christianisme.	457
Lettre de Mad. de L... à son Fils.	472
Il est dangereux de dire aux autres leurs défauts avec trop de franchise.	491
Autre Fragment d'une Lettre de Paris.	500
La Vestale Histoire tirée d'un Manuscrit latin.	510
Ouvrages nouveaux. Histoire de France depuis l'Établissement de la Monarchie jusqu'au règne de Louis XIV.	511
Eglé Comédie en vers en un Acte.	522
Épître écrite de la Campagne.	533
— à Melle A* E*** H**	533
Plan de la vingt & unième Loterie Provinciale d'Utrecht.	533